BELISAIRE;

PAR

MADAME DE GENLIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE;
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 9.
M.DCCCVIII.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PRÉFACE.

Encore *un Roman Historique!*...... Depuis cinq ou six ans, les journalistes répètent sans interruption, à propos de tous les romans nouveaux, c'est-à-dire, à peu près toutes les semaines, que c'est *un mauvais genre*; qu'un Roman historique ne peut jamais être un bon ouvrage, etc. Ce déchaînement universel m'auroit fait brûler tous mes plans de Romans, si d'un autre côté je n'eusse pas été toujours encouragée par le public; si j'écris encore, lui seul en est

cause, sa constante indulgence ne m'a permis qu'à peine de remarquer de temps en temps quelques petites injustices particulières. Il en est une néanmoins contre laquelle je dois réclamer, parce que c'est une critique très-amère, fondée sur un exposé absolument faux. C'est le seul cas, à mon avis, où l'on doive répondre, quand on estime les talens du critique.

On sait assez que les auteurs sont sujets à ne voir dans l'improbation que de l'injustice et de la malveillance : ainsi, lorsque les critiques, quelque ton qu'elles puissent avoir, ne présentent au-

eun signe évident et positif de mauvaise foi, l'auteur doit se défier des dépits et des illusions de l'amour-propre; il doit penser alors qu'il y a toujours quelque chose de juste dans la critique, même malveillante, d'un homme d'esprit, et que le meilleur parti qu'il puisse prendre est d'en profiter en silence. Mais un exposé grossièrement, formellement faux, un faux exposé, qu'il est absolument impossible d'attribuer à une distraction, est la marque certaine non-seulement de la malveillance, mais d'une animosité secrète et de la haine.

Mais, diront les gens du mon-

de, est-il possible qu'un journaliste, pour peu qu'il se respecte lui-même, ose faire un tel mensonge (car il faut bien dire le mot propre)? Oui, cela est très-possible, et même très-commun. Tel est aujourd'hui l'état de la littérature!....

Après ce préambule, il faut des preuves, les voici :

J'ai fait paroître, le premier janvier de cette année, *le Siége de la Rochelle*, et le 6 du même mois, on lisoit dans le journal de l'Empire ce qui suit, article signé *A*.

« Le roman entier est fondé

» sur la condamnation de la jeune » et innocente Clara, accusée d'a» voir tué, à coups de poignard, » un jeune enfant, et *unique-» ment* parce qu'on la trouve » évanouie dans la chambre de » l'enfant assassiné. Ces preuves » suffisent-elles pour convaincre » d'un meurtre horrible la jeune » personne la plus timide, la » plus douce, la plus aimable » ?

Ces preuves suffisent-elles? Non certainement, et l'auteur du roman seroit absurde, si elle eût pensé qu'une telle preuve fût suffisante. Cependant les lecteurs du journal ont dû croire à cette inconcevable absurdité, sur la

3

foi du journaliste. L'innocente Clara n'est point condamnée *uniquement parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant assassiné.*

1°. Il falloit dire qu'on la trouve *cachée* sous une table couverte d'un tapis ; cette circonstance est quelque chose. 2°. Son amant, père de l'enfant, avoit vu, la veille, sans être aperçu d'elle, tous les instrumens du crime entre ses mains : le poignard, un mouchoir de soie, une échelle de corde. 3°. Après avoir eu le temps d'examiner ces choses, il entre dans sa chambre ; aussitôt elle cache avec précipitation, sous un voile,

ce poignard, ce mouchoir, etc.; elle rougit, se déconcerte, et lorsqu'il la questionne là-dessus, elle fait un mensonge : cette petite scène n'est regardée que comme un enfantillage; mais le lendemain, le père, en trouvant son fils assassiné, et Clara cachée sous la table, reconnoît le poignard et les autres instrumens du crime; et Clara, en reprenant l'usage de ses sens, prononce ces paroles : *Je n'ai rien à dire pour ma défense....* En outre, on apprend qu'elle avoit reçu la veille une caisse venant d'Allemagne, qui renfermoit le poignard, etc., et qu'elle avoit ordonné au domestique qui la lui

avoit remise, de ne point parler de cet envoi. On apprend encore qu'elle s'étoit glissée furtivement, avec beaucoup de mystère et à une heure indue, dans le pavillon de l'enfant.... *On ne la condamne donc pas uniquement parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant assassiné.* A l'interrogatoire, toutes ces choses sont répétées; on présente à Clara les instrumens du crime; on lui demande s'ils étoient dans la boîte qu'elle a reçue, s'il est vrai qu'on les ait vus la veille dans ses mains? Elle convient de tout : on la presse de dire quelque chose pour sa défense, elle persiste à répéter qu'elle n'a rien

à dire, etc. Il est donc impossible que ces détails, répétés trois fois, aient pu échapper à l'auteur de l'article, d'autant plus qu'il a eu un exemplaire de l'ouvrage plusieurs jours avant qu'il fût en vente. Il est donc impossible qu'il ait pu dire de bonne foi, que l'innocente Clara est condamnée *uniquement* parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant.

D'où vient cet excès de malveillance ? Je l'ignore entièrement ; et il m'étonne d'autant plus, que le caractère connu de l'auteur devroit donner l'assurance de trouver dans ses extraits

autant de bonne foi que de talent. Dans ce même article, l'auteur a cependant un mouvement de galanterie fort extraordinaire : en parlant des romans faits par des hommes et par des femmes, il s'écrie : *Nous sommes vaincus, cela est certain.* On peut être modeste pour soi ; mais dans ce cas, le *pluriel,* je crois, est de trop. Il y a long-temps qu'il est prouvé que les hommes peuvent faire d'excellens romans ; et l'on en pourroit citer beaucoup d'exemples de nos jours, entr'autres *la Dot de Suzette,* ouvrage si piquant et si original ; quelques autres romans de différens auteurs, plusieurs contes char-

mans, et dans le genre noble et pathétique, *Attala:* assurément aucune femme n'aura la prétention d'avoir fait un roman que l'on puisse comparer à ce chef-d'œuvre.

Quand *l'humilité* d'un homme nous donne des louanges exagérées, il est juste que la franchise d'une femme rende cet hommage à la vérité.

L'auteur de l'extrait le termine ainsi :

« J'ai supposé, dans tout le » cours de mon article, qu'on » connoissoit l'ouvrage de ma-

» dame de Genlis. (Il n'étoit en
» vente que depuis cinq jours.)
» J'avoue même que sans cette
» connoissance on ne m'entendra
» guère ; mais aussi, qui est-ce
» qui n'a pas lu le *Siége de la*
» *Rochelle* » ?

Il est vrai que la première édition in-8°. de cet ouvrage a été enlevée en peu de jours ; mais comme il y a toujours, dans une ville telle que Paris, beaucoup plus de lecteurs que d'exemplaires d'une édition, quelle idée un tel extrait pouvoit-il donner de l'ouvrage à ceux qui ne l'avoient pas lu ? de l'aveu de l'auteur aucune, sinon qu'il étoit

fondé sur une extravagance. D'ailleurs, nul compte rendu du plan, des détails, des caractères, du but moral; nulle citation. Est-ce là faire un extrait? est-ce là analyser un ouvrage? est-ce là remplir le devoir d'un journaliste?.....

Dans le Mercure, M. Esménard, quinze jours après, a répété que le *Siége de la Rochelle* étoit fondé sur la condamnation d'une jeune fille innocente, accusée d'un crime exécrable, *uniquement parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant assassiné.* M. Esménard, apparemment, a été en-

couragé par mon silence à répéter cette étrange fausseté ; il y avoit de plus dans son extrait des personnalités très-offensantes, et les expressions et le ton de la haine la moins déguisée. M. Esménard me fait plusieurs reproches tout à fait étrangers à la littérature, et je prendrai la liberté de lui dire que c'est un droit qu'aucun journaliste honnête ne doit s'arroger, car alors les discussions littéraires ne seroient plus que des libelles. M. Esménard, entr'autres choses, me reproche d'avoir critiqué les ouvrages d'une personne qui ne m'a jamais attaquée, et c'est, à son avis, un tort inexcusable. Voilà

un plaisant reproche; la critique ne doit donc être qu'une vengeance. Il faut attendre *une attaque* pour critiquer ce qui paroît repréhensible, même en rendant, comme je l'ai toujours fait, pleine justice aux talens et au mérite; et si l'on n'est jamais *attaqué*, il faut toujours se taire; mais dès qu'on est *attaqué*, on peut combattre à outrance. Voilà de nouvelles règles de critique bien nobles et bien raisonnables. Il est fâcheux que M. Esménard, qui vient de les établir, les enfreigne aussitôt en les publiant, car non-seulement il critique mon ouvrage, mais il fait tous ses efforts pour noircir mon caractère,

et je ne l'ai jamais *attaqué !* Je n'ai jamais écrit un mot contre ses ouvrages, et dans la société, je n'en ai parlé que pour en faire l'éloge.

J'ai dit ce que je pensois, et je ne changerai point de langage. Les beaux vers de M. Esménard auront toujours pour moi le même charme. Ceci n'est point un compliment intéressé, pour adoucir la haine sans motifs d'un littérateur dont j'admire les talens; car je lui avoue, avec la même franchise, qu'après la manière dont il m'a traitée, il me seroit difficile désormais d'attacher du prix à son suffrage : quand

un journaliste a montré, avec évidence, de l'injustice et de la mauvaise foi, il ne peut ni blesser par ses censures, ni flatter par ses louanges.

Dans ce même article, M. Esménard m'accuse d'inconséquence, parce que j'ai condamné l'amour, qu'on veut rendre intéressant en le représentant furieux, frénétique, armé de poignards, etc., et parce que j'ai offert dans mon dernier ouvrage plusieurs scènes lugubres. Mais ce n'est point *l'amour* qui produit ces scènes dans mon roman; et je n'ai jamais dit que le genre tragique dût être exclus des ou-

vrages d'imagination. Cette méprise de M. Esménard est étrange; en tout, j'ose lui dire que personne, dans cet extrait, n'a reconnu son talent et son esprit (1). L'orgueil littéraire est

(1) M. Esménard, dans cet article, fait à Mme de Stael un reproche tout aussi déplacé que ceux qu'il m'adresse. Il lui reproche d'aimer le monde et la dissipation, et de vanter sans cesse dans ses écrits le charme secret de la mélancolie; et voilà, selon lui, une grande inconséquence. Cette critique, qui n'est pas neuve, m'a toujours paru non-seulement injuste, mais ridicule. La critique honnête ne doit jamais porter que sur les ouvrages; elle passe les limites que lui prescrit la délicatesse, et même la probité, lorsqu'elle s'étend sur le caractère et sur le genre de vie de l'auteur: et même alors elle devient absurde; car tout le monde sait que

porté à un tel excès, les auteurs s'identifient tellement à leurs ouvrages, qu'on est parvenu à confondre ensemble deux choses très-

---

la nature du talent d'un auteur n'a très-souvent rien de commun avec les habitudes de sa vie, et son caractère. Molière étoit triste et taciturne. Hamilton, si gai, si léger dans ses contes, avoit une humeur sombre et sauvage. Fénélon n'étoit pas dénué d'une noble ambition, ce ne fut pas volontairement qu'il quitta la cour, et nul auteur n'a mieux parlé des douceurs de la solitude et des charmes de la vie champêtre. On pourroit étendre ces citations à l'infini. Aussi, lorsqu'on dit qu'un auteur *se peint dans ses ouvrages*, on veut dire seulement qu'il y peint sa sensibilité, qu'il y donne la juste mesure de son esprit, de sa raison, de ses principes, de son goût, mais non de son caractère, de ses inclinations et de son genre de vie.

dissemblables; car on ne met plus de différence entre attaquer la personne et critiquer l'ouvrage. On est plus sensible aux traits mordans lancés contre ses écrits, qu'aux imputations les plus odieuses sur son caractère. Ces prétentions littéraires, qui prouvent l'affoiblissement des sentimens d'honneur, avilissent la littérature, produisent des animosités honteuses, des ressentimens implacables, et font confondre souvent avec injustice, par des auteurs irrités, et quelquefois avec raison, par le public impartial, l'état honorable de journaliste avec le vil métier de libelliste.

Enfin M. Esménard, donnant, comme on l'a vu, un extrait non-seulement infidèle, mais tout à fait faux de mon ouvrage, se récrie sur l'invraisemblance de ce roman; et en supposant l'exposé vrai, il auroit assurément raison. Mais tous ceux qui ont lu cet ouvrage, ont trouvé, au contraire, que, d'après toutes les apparences et les preuves terribles accumulées contre l'héroïne, il étoit absolument impossible de ne pas la croire coupable du crime. Aussi, pour reprocher l'invraisemblance, il a fallu, dans le compte rendu, soustraire toutes ces preuves, et affirmer qu'il n'y en avoit au-

cune autre que l'évanouissement dans la chambre. Au reste, je trouve qu'en général, il y a de la petitesse et de la pédanterie à se montrer trop sévère sur de certaines vraisemblances dans les ouvrages d'imagination; si cette sévérité passoit en principe, on n'oseroit plus présenter que des scènes communes. Dans un roman, ainsi que dans les ouvrages d'un plus grand genre, dans les poëmes, dans les tragédies, tout événement, toute chose possible, est admissible; ne dût-elle produire que de la surprise, parce que la surprise est un moyen de plaire; mais si cette situation extraordinaire produit

de beaux développemens de sentimens, elle est ingénieuse et belle. On ne doit être difficile sur les vraisemblances que dans la conduite des personnages relativement à leur caractère. Il faut exiger rigoureusement dans tous les ouvrages d'imagination deux choses : des sentimens toujours vrais, des caractères toujours bien soutenus. D'ailleurs, je le répète, quant aux événemens, aux incidens, pourvu qu'ils ne soient pas physiquement impossibles, on n'a rien à dire; il y a plus, c'est qu'un manque absolu de vraisemblance doit être, non passé sous silence, mais pardonné s'il en résulte de grandes

beautés. Dans l'un des plus beaux romans qu'on ait jamais faits, dans *Clarisse*, il est hors de toute vraisemblance, que la sage, la timide, la prudente Clarisse abandonne la maison paternelle pour s'enfuir avec un jeune homme amoureux d'elle, et de la plus mauvaise réputation : ce manque de vraisemblance est d'autant plus inexcusable, qu'il dément le caractère de l'héroïne ; voilà un défaut que l'on doit sans doute critiquer, mais qu'il faut pardonner en faveur de toutes les beautés qui en réultent ; il est horrible, et sans vraisemblance, que le fier Lovelace conduise celle qu'il aime passionnément dans

une maison infâme; mais il résulte de cette affreuse idée, des scènes si sublimes, qu'après les avoir lues, on n'a plus ni le pouvoir, ni même le droit de la critiquer.

M. de Marmontel, dans son Bélisaire, séduit par une idée ingénieuse, a présenté une chose physiquement impossible : Bélisaire, devenu aveugle, a été pendant trente ans l'ami intime de son souverain ; il n'en est séparé que depuis dix mois; on le lui amène sous un autre nom, il a de longs entretiens avec lui, et il ne reconnoît pas le son de sa voix!..... Mais comme on aime à

l'entendre lui parler sans le connoître, on excuse cette invraisemblance. Il est tout aussi peu vraisemblable que Bélisaire, pendant trente ans d'intimité avec l'empereur, et tandis que ce prince faisoit un code, ne lui ait communiqué aucune idée sur les lois et sur le gouvernement dont il entretient des étrangers. On ne feroit cette réflexion que si les conversations étoient ennuyeuses. Il est moralement impossible qu'un mendiant reste assis au coin du feu dans la salle où sont assemblés les plus grands seigneurs de la cour, et qu'il se mêle à leur conversation sans leur causer le moindre étonne-

ment; il est impossible que ces personnes ne reconnoissent pas Bélisaire, quoiqu'aveugle, puisqu'il n'a quitté la cour que depuis dix mois; mais cette scène est intéressante, et malgré son invraisemblance, tout le monde a jugé qu'elle étoit la meilleure du roman.

Je sais parfaitement que les défauts des bons ouvrages ne sont pas des autorités; je veux prouver seulement que le mérite essentiel d'un ouvrage d'imagination est beaucoup moins dans l'exacte vraisemblance des événemens et des incidens, que dans le style, dans la nouveauté des

situations, et dans la vérité des sentimens et des caractères.

Je n'ai point eu la témérité de *refaire* Bélisaire; mais sur un fonds historique qui appartenoit à tout le monde, j'ai fait un ouvrage qui n'a rien de commun avec celui de M. Marmontel. Son roman politique restera entre les mains des hommes d'état; le mien, peut-être, amusera quelques instans les loisirs des femmes et des gens du monde, et c'est assez pour moi.

BÉLISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

O PAIX sacrée du désert! loin que rien puisse vous troubler, tout ce qui jette l'effroi parmi le commun des hommes, fait mieux sentir encore vos douceurs inaltérables!..... Ainsi parloit, durant un violent orage, l'un des solitaires de la Thébaïde, le noble et pieux Arcade. Il revenoit de la ville d'Héraclée; le jour finissoit. Arcade n'étoit plus qu'à cinq cents pas de sa grotte, mais la grêle et le vent le plus impétueux le forçoient de s'arrêter sous un arbre. Au bout de quelques minutes, le vent cessa subitement, les cieux et l'air alors

parurent s'embrâser : la foudre, sans se faire entendre, produisoit à l'horizon d'effrayans phénomènes; par de longs sillons de lumière, elle éclairoit des nuages couleur de pourpre, qui, dans cette nuit profonde, paroissoient être des globes et des tourbillons de feu.... Le solitaire, appuyé sur le tronc d'un platane, et les bras croisés sur sa poitrine, contemploit tranquillement cet imposant spectacle, lorsqu'il crut sentir une secousse de tremblement de terre. Quoi! dit-il, l'univers va-t-il se dissoudre?.... Seigneur, votre main puissante, qui posa les fondemens du monde, les ébranle-t-elle pour le détruire ? le temps va-t-il finir pour les enfans du siècle? Hélas! quel sera leur douloureux étonnement! Dieu de miséricorde, éclairez-les avant de les frapper !..... Mais ici, la vie n'est

plus que l'attente de l'éternité; le jour du jugement n'y produira ni surprise, ni frayeur, ni fracas; l'ange de la mort n'aura point à réduire en poudre les monumens de l'orgueil et de la gloire humaine, de somptueux édifices, des mausolées de marbre et de bronze; les tombes de verdure dispersées dans ce désert, s'ouvriront sans effort à la voix de l'Éternel; nos frères endormis dans les bras de la religion, se réveilleront avec ravissement; ils sortiront resplendissans de ces tombeaux champêtres, semblables au lis majestueux qui, du sein de l'herbe, s'élève dans les vallées..... Cette vaste solitude est tellement consacrée à la paix, que le grand événement qui doit anéantir l'univers, le jour même de la résurrection, n'y pourra qu'à peine rompre son profond silence!

Tandis que parloit le solitaire, la tempête se calmoit, et bientôt il se remit en marche; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que tout à coup il s'arrête en tressaillant...... Ce qu'il vient d'entendre, l'étonne mille fois davantage que tous les phénomènes de la nature; des paroles inouïes ont frappé son oreille !..... Une voix humaine a proféré des malédictions, une créature a murmuré contre la Providence ! Arcade écoute avec saisissement, il avance, la nuit est obscure; mais à la lueur d'un éclair, il aperçoit à deux pas de lui l'objet le plus surprenant et le plus déplorable; il voit un vieillard chargé de fers, enchaîné sur un rocher !..... Dieu ! s'écrie-t-il, un crime a souillé le désert ! expions-le s'il est possible. Il s'approche de l'infortuné : Qui es-tu ? lui dit-il. — Une victime de la haine

et de l'ingratitude. — Qui t'a réduit à cet affreux état ? — Les satellites d'un tyran. Mais que t'importe ? — Je veux te délivrer. — Si tu me plains, parle-moi de vengeance. — Ici ce langage est inconnu. — Où sommes-nous ? — Peux-tu l'ignorer ? — Ils m'ont privé de la lumière. — Tu me fais frémir ! viens partager mon asyle, je vais briser tes fers..... — Laisse-moi, tu ne pourrois armer mon bras. — Je ne t'abandonnerai point, vieillard malheureux ; c'est au fond du désert de la Thébaïde que l'on t'a conduit ! — Les barbares ! puisse le ciel vengeur..... — Oh ! n'invoque ici que la clémence divine ! dans ces lieux consacrés à la pénitence, l'humble prière n'implora jamais que le pardon. — Non.... je ne veux point mourir obscurément dans ce désert !..... j'accepte tes secours.

A ces mots, Arcade s'empresse de détacher les chaînes qu'il n'auroit jamais pu rompre, s'il n'eût été dans la force de l'âge. Après avoir délivré le vieillard, il lui donna le bras, et le conduisit dans sa grotte.

CHAPITRE II.

Le solitaire, en entrant dans sa rustique habitation creusée dans le roc, fit asseoir le vieillard sur un siége de mousse; ensuite, après avoir allumé sa lampe, il versa dans un vase de terre une eau pure et limpide, et se mit aux genoux de son hôte pour lui laver les pieds : le vieillard, accablé de fatigue, gardoit un morne silence; sa figure majestueuse et vénérable exprimoit à la fois la douleur concentrée et la plus profonde indignation. Plus surpris que touché des soins qu'on lui rendoit, il étoit si malheureux, que l'humanité compatissante et les bienfaits ne lui causoient que de l'étonnement, et

ne pouvoient plus l'attendrir. Il ne m'est possible de vous offrir, lui dit Arcade, que des racines et des fruits sauvages pour nourriture, et qu'un lit de roseaux et de feuilles desséchées; mais après avoir vécu parmi les hommes, après avoir éprouvé des infortunes inouïes, et toutes les vicissitudes du sort le plus funeste, j'ai trouvé dans cette caverne le sommeil et la paix. Puissiez-vous y recevoir quelqu'adoucissement à vos peines! Ces paroles excitèrent dans l'âme de l'étranger un mouvement d'intérêt. Vous avez vécu dans le monde, répondit-il, ainsi mon nom peut-être ne vous est pas inconnu.... Ce nom seul vous donnera l'idée de l'ingratitude et de la barbarie du tyran qui m'opprime..... Je suis Bélisaire. O Providence, s'écrie Arcade, vous êtes Bélisaire!..... C'est le

héros vainqueur des Goths et des Vandales que je reçois dans ma grotte!..... — Vous voyez le prix de mes travaux! la récompense de mes victoires!..... — Bélisaire dépouillé, persécuté, proscrit; Bélisaire abandonné dans un désert!..... O fragilité des grandeurs humaines!.... Oui, reprit Bélisaire, la joie est trompeuse, et la fortune est inconstante! Le caprice d'un despote peut bouleverser la destinée des héros et des sages; mais du moins il n'est pas au pouvoir des tyrans, d'anéantir la renommée d'un grand homme; que dis-je? la persécution même ajoute à l'éclat de la gloire, l'intérêt touchant qu'inspire le malheur..... Hélas! dit Arcade, la postérité juge ainsi; mais pour les contemporains, la pitié qu'excite l'infortune, altère trop souvent l'enthousiasme de l'admira-

tion..... Eh bien! interrompit Bélisaire, qu'on me donne un guide, et dans l'état où je suis, je saurai bien illustrer mon malheur.... — Et que pourrez-vous faire? — Me venger. — De qui? — Du tyran. — Votre souverain? — Il a cessé de l'être. — Et vos sermens de fidélité? — Sa cruauté les annulle. — Elle vous dispense de l'aimer, mais elle ne peut vous autoriser à le trahir. Et que deviendroit la sûreté des empires, s'il étoit vrai qu'une grande faute publique d'un souverain donnât à sa nation le droit de se révolter? Et si un peuple tout entier doit conserver l'obéissance malgré des guerres désastreuses légèrement entreprises, et malgré tous les maux qui peuvent en résulter, que doit-on penser d'un seul individu qui, pour sa cause particulière, veut faire une révolution;

et bouleverser sa patrie ?.... Justinien vient de vous traiter avec une barbarie qui fait horreur; mais une mauvaise action ne peut effacer le mérite d'un long règne, plein de sagesse et de gloire..... Enfin, ce prince fut pendant trente ans votre maître, votre ami, votre bienfaiteur..... — Et moi, je fus pendant quarante ans sujet fidèle, ami dévoué; il me confia de grands emplois, et je lui donnai des royaumes; j'en ai refusé pour les mettre sous son obéissance; il m'a dépouillé de tout, il m'a repris tous ses dons, et il jouit toujours de mes conquêtes..... — N[illegible], Bélisaire, le plus précieux de ses bienfaits vous reste..... — Et [illegible] ? — Votre gloire. Tout sujet parvenu légitimement à de grandes places, doit sa renommée à son prince. Justinien vous donna sa confiance, et vous mit

à la tête de ses armées : sans le discernement qui lui fit connoître vos talens et votre génie, vous n'eussiez été qu'un soldat obscur. Dans la solitude où je vis, ayant tout quitté, ne regrettant rien, désabusé pour jamais de toutes les chimères de l'ambition et de l'orgueil ; la vérité seule peut me dicter ce langage, excusez-en l'austérité ; je veux vous servir, mais je ne puis vous flatter. — Vous, qui me parlez ainsi, qui donc êtes-vous ? — Je vous l'ai dit, un simple anachorète, conduit dan ce désert par des malheurs, croyez-moi, qui surpassent les vôtres !.... — O ciel ! quelle infortune peut se comparer à la mienne ! vous ne la connoissez que vaguement !.... Je suis époux, je suis père ! je me représente les douleurs, le désespoir de mon épouse et de ma fille ; je les vois déchues,

dépouillées, persécutées, et j'aurois la lâcheté de me résigner au sort qui les opprime ! Non, dût ma colère être à jamais impuissante, du moins jusqu'à mon dernier soupir, j'invoquerai la vengeance. Oh ! que ne puis-je être transporté chez les Bulgares ! ce peuple sauvage et belliqueux, tant de fois vaincu par moi, me recevroit avec transport ; je dirigerois son courage, et bientôt Bélisaire, aveugle et proscrit, iroit détrôner le tyran !

A ces mots, prononcés avec une effrayante véhémence, Arcade fit un profond soupir ; mais respectant les droits de l'hospitalité, il ne répondit rien. Il se mit à préparer les mets champêtres qu'il vouloit offrir à son hôte, et après un frugal repas, le héros malheureux se coucha sur une natte de paille, mais sans espoir d'y

trouver le repos ! Le solitaire, ému jusqu'au fond de l'âme, et satisfait de sa journée, s'endormit paisiblement à côté de Bélisaire, en remerciant, en admirant la Providence !....

CHAPITRE III.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour naissant, Arcade et le héros sortirent de la grotte pour aller, à peu de distance de l'hermitage, respirer la fraîcheur du matin. Bélisaire, moins accablé que la veille, n'en étoit que plus agité par sa douleur et par la violence de ses ressentimens. Arcade l'écouta long-temps sans l'interrompre, et prenant enfin la parole : Eh bien ! dit-il, daignez me confier le détail de vos infortunes, je m'engage à vous conter ensuite mon histoire, et peut-être pourrai-je vous prouver que j'ai pardonné des injures plus sensibles encore que celles dont vous gémissez. Quand vous aurez pris le

repos dont vous avez besoin, et que vous serez en état d'entreprendre un long voyage, nous nous occuperons des moyens de vous tirer de ce désert, et de vous réunir à votre famille ; en attendant, ouvrez-moi votre âme toute entière : il m'est nécessaire, pour vous servir, de connoître tous vos secrets. J'y consens, répondit Bélisaire ; laissez-moi quelques heures pour me recueillir, afin que je puisse mettre un peu d'ordre dans ce triste récit. Demain vous saurez tout, et vous me jugerez.

Bélisaire ne pouvoit s'empêcher d'attacher quelque prix à l'opinion de cet obscur cénobite, qui peut-être étoit, dans ce désert, le seul homme qui eût entendu parler de lui : la renommée ne parcourt que les lieux où l'on applaudit avec transport les actions éclatantes et les exploits guer-

riers; sa voix s'éteindroit dans ces immenses solitudes; et parmi ces amis du silence et de la paix, ses récits les plus brillans ne pourroient causer que de la surprise, et souvent de l'indignation ou de l'épouvante. Bélisaire, objet de la plus tendre compassion d'Arcade, n'étoit cependant pas aussi malheureux qu'il paroissoit l'être. Ceux que le ciel a constamment favorisés d'une manière éclatante pendant une longue suite d'années, trouvent, dans un revers subit, quelqu'affreux qu'il puisse être, des consolations inconnues aux hommes d'un destin vulgaire; accoutumés depuis si long-temps à compter sur leur fortune, ils en attendent des miracles, lorsqu'elle leur enlève tout espoir raisonnable. Bélisaire désiroit avec passion la vengeance, et, dépouillé, aveugle, relégué dans un désert,

n'ayant plus pour asyle qu'une caverne, et pour protecteur qu'un hermite, il méditoit le bouleversement d'un grand empire! Une longue habitude de bonheur et de succès étonnans lui persuadoit toujours que la véhémence, la fermeté de sa volonté devoient naturellement produire des événemens extraordinaires, et la révolution la plus mémorable. Trahi par le sort, son caractère dominateur n'avoit rien perdu de son audace; il sembloit même qu'il eût acquis plus d'énergie encore par l'idée de sortir avec éclat d'une situation si funeste et si désespérée. Bélisaire, né sensible et reconnoissant, n'avoit jamais eu jusqu'alors que l'ambition la plus noble et la plus généreuse, celle d'illustrer son nom par sa fidélité pour son souverain, et par ses exploits: austère dans ses mœurs, humain,

désintéressé, religieux, incapable de s'abaisser à feindre, il eût toujours offert le modèle d'un héros accompli, si l'orgueil n'eût pas altéré tant de qualités naturelles : l'orgueil, aux yeux des hommes, ne ternit point dans les héros heureux et florissans l'éclat d'un grand caractère, parce qu'alors la hauteur impérieuse et l'imprudente vanité se confondent en eux avec l'élévation de l'âme ; mais dans l'adversité, les fausses vertus ne peuvent ni en imposer aux autres, ni nous suffire à nous-mêmes.

Bélisaire déchu ne respiroit que la vengeance, l'orgueil lui ravissoit la force de se soumettre à sa destinée ; il trouvoit de la grandeur dans les coupables projets de sa colère ; mais dans un malheur sans remède, la véritable grandeur est d'envisager

son sort avec calme, sans illusion, et de s'y résigner.

Cependant, le jour suivant, Bélisaire, fidèle à sa promesse, fit asseoir à côté de lui le solitaire; et après un moment de silence, il reprit la parole et commença, dans ces termes, le récit de ses malheurs.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DE BÉLISAIRE.

Quels souvenirs vais-je me retracer!.... Il me sera moins pénible de vous parler de mes fautes et de mes infortunes, que de vous peindre des sentimens indignement trahis, et que ma raison même abjure avec horreur. Grand Dieu! se peut-il que j'aie aimé le despote lâche et barbare qui, n'osant m'immoler au grand jour, me réservoit un supplice lent et terrible, une mort obscure, et qui voulut que ma tombe même fût ignorée! Après avoir tant de fois exposé pour lui ma vie dans les batailles, devois-je être condamné à la terminer sans éclat et sans témoins; à périr dans un dé-

sert? Non, non, son ingratitude et sa cruauté seront connues! Si je ne puis me venger, si je ne puis renverser le trône souillé dont je fus le soutien, du moins je périrai sous ses yeux, dans sa capitale, dans son palais; ses peuples auront vu Bélisaire, ils auront entendu sa voix; j'aurai déshonoré le règne du tyran!.....

Excusez, sage Arcade, cet emportement d'un cœur déchiré! mais je vais concentrer ce trop juste ressentiment, et tâcher, s'il est possible, de conter avec calme, et l'histoire de mes beaux jours, et celle de ma chute désastreuse!.....

Je naquis sous le règne de Justin (1) : ce grand prince, fils d'un pauvre laboureur de la Thrace, s'étoit enrôlé dès sa première jeunesse

(1) Justin Ier, ou *l'Ancien.*

dans la milice; et quoiqu'il ne sût ni lire, ni écrire, il parvint, par sa valeur et par son mérite, au trône impérial, et se montra toujours digne de sa fortune (1).

Je fis mes premières armes dans cette longue guerre contre les Perses, que je devois terminer un jour. Le prince Justinien, neveu de l'empereur, et désigné dès lors pour lui succéder, commandoit notre armée; durant le combat, j'attirai sur moi ses regards : après la bataille, dont le succès fut équivoque, le prince me fit appeler, et l'accueil que j'en reçus donna de l'éclat à l'audace que j'avois montrée. Les princes devroient s'appliquer davantage à découvrir, à discerner le mérite encore ignoré; ils peuvent, d'un mot, arracher à l'obs-

(1) Historique.

curité un talent utile ; ils peuvent désigner, proclamer un grand homme jusqu'alors inconnu ; leur suffrage public forme à l'instant une glorieuse renommée ; voilà de beaux droits, il est rare qu'ils en jouissent.

Justinien, élève du sage Théophile (1), doit aux soins de son instituteur tout ce que l'éducation la plus parfaite peut donner : le développement complet de toutes ses facultés intellectuelles, une instruction solide, des opinions sages, des idées justes, d'excellens principes. C'est surtout avec son esprit et ses opinions, et non avec ses penchans, qu'un prince éclairé gouverne : l'éducation n'a pu dompter les inclinations licencieuses de Justinien ; elle n'a pu vaincre la mollesse de son caractère ;

(1) Historique.

mais elle lui a donné des lumières, et il a régné trente-cinq ans avec gloire. Aussi l'histoire remarquera-t-elle sans doute avec étonnement les contradictions apparentes qui se trouvent dans ce prince : en effet, Justinien viola les lois en épousant une courtisane; il avilit la majesté impériale, en plaçant sur le trône une comédienne (1); et cependant il rétablit la prérogative royale; il donna, par une grande représentation et par la noblesse de ses manières, de l'éclat à sa cour, et il fit un code admiré de l'Europe entière. Avec des mœurs dépravées, il a réprimé la licence, fait fleurir la religion et bâti de superbes temples (2). Son caractère est

(1) L'impératrice Théodora, comédienne. La loi défendoit à tout sénateur cette espèce de mariage.

(2) Entr'autres l'église de Sainte-Sophie.

foible dans sa vie domestique, et son gouvernement est ferme; il a détruit des factions puissantes qui déchiroient l'empire (1). Avare dans son intérieur, il est magnifique au dehors; il n'a nul génie pour la guerre, et de grandes victoires, des conquêtes mémorables ont illustré son règne. Malgré ce contraste frappant entre ses actions publiques et ses mœurs, Justinien n'est point inconséquent, il cède personnellement à ses passions; mais comme il a l'esprit juste, étendu, il sait choisir ses ministres, ses généraux; il connoît ses vrais intérêts; il regarde la religion et les mœurs publiques comme les appuis nécessaires de l'autorité souveraine; il n'a ni l'enthousiasme, ni le goût de la vertu; mais s'il est assez malheureux pour

(1) Les factions des verts et des bleus.

n'en pouvoir goûter les charmes, du moins il est assez éclairé pour en sentir toute l'utilité. Jusqu'à l'époque de son atroce ingratitude pour moi, toute la morale de son vertueux instituteur se retrouvoit dans sa magnificence à récompenser de grands services, dans ses ordonnances publiques, dans les lois qu'il a rédigées, et dans sa politique. C'est avec cette morale qu'il a gouverné; ses passions n'ont eu d'influence que sur ses actions particulières. Son véritable caractère ne s'est montré que dans sa famille. Ce prince m'attacha à sa personne, et bientôt me donna toute sa confiance. Mais en général la confiance des princes n'est produite que par la paresse et la vanité, c'est-à-dire, le besoin de parler de soi, et celui de se débarrasser de mille soins et d'un travail fatigant dont le con-

fident intime est toujours chargé. On est long-temps la dupe de la faveur des princes avant d'en connoître les véritables motifs. Combien j'étois touché des confidences de Justinien ! l'importance de ses secrets ôtoit à mes propres yeux tout l'intérêt des miens; avide de l'entendre, et fier d'être consulté, je n'éprouvois point le besoin de l'entretenir de mes affections particulières ; et je ne pouvois m'apercevoir qu'il n'avoit nullement le désir de les connoître : mon attachement pour lui devint le sentiment dominant de mon cœur ; il me sembloit qu'il le reconnoissoit, et qu'il me rendoit justice en ne me parlant jamais que de lui. Quoique l'empereur son oncle l'eût désigné pour son successeur, il n'étoit pas sans inquiétude sur un droit contesté par une faction puissante qui vouloit placer Vitalien

sur le trône (1). Vitalien, guerrier illustre, Scythe de nation et petit-fils du fameux Aspar, n'avoit ni la vertu qui garantit la fidélité d'un sujet, ni la force d'esprit et le discernement qui peuvent seuls assurer de grands succès; il ignoroit que, dans la carrière orageuse des ambitieux, il est un moment décisif, difficile à connoître, important à saisir, où l'audace et l'énergie doivent succéder à la prudence. Retiré dans le fond de la Thrace conquise autrefois par sa valeur, il cultivoit l'amour de ce peuple belliqueux, prêt à tout entreprendre pour lui; en meme temps il entretenoit à Constantinople de secrètes correspondances; ses amis y formoient un parti formidable, qui sembloit se grossir tous les jours (2).

(1) Historique. (2) Historique.

Le grand âge de l'empereur ne laissoit pas l'espoir de conserver longtemps ce souverain si justement révéré : il n'avoit point d'enfans ni d'héritiers de son nom. Justinien n'étoit que le fils de sa sœur (1) ; les talens militaires de Vitalien, sa renommée, sa sagesse mûrie par l'expérience, faisoient pencher en sa faveur presque tous les suffrages ; je connus ces dispositions secrètes, j'en instruisis Justinien, je le tirai d'une dangereuse sécurité, et je lui conseillai de faire rappeler Vitalien à la cour, afin de pouvoir mieux surveiller sa conduite. Vitalien n'avoit que deux partis à prendre ; d'obéir en renonçant avec sincérité à ses projets ambitieux, ou d'arborer sans délai l'étendard de la révolte : il ne tenoit qu'à

(1) Historique.

ui de soulever la Thrace, de marcher
ontre les Bulgares, qui menaçoient
empire d'une irruption, et vain-
ueur de l'étranger, d'entrer ensuite
n maître à Constantinople. Il semble
ue la fortune ne favorise avec éclat
ue ceux qui osent compter sur elle.
'italien, hardi dans ses projets et
mide dans son plan, ne connut ni
ı force, ni celle de sa faction: en
:aignant de se déclarer dans un mo-
ıent si favorable, il trompa l'espé-
ınce de ses partisans et refroidit leur
ȩle. En acceptant le titre de consul
: les nouveaux honneurs que lui dé-
roit son souverain, sa dissimulation
rit un caractère odieux d'ingratitude
; de lâcheté (1); il se reposoit sur
s adroites précautions qui le met-
ıient à l'abri d'une condamnation

(1) Tous ces détails sont historiques.

juridique ; il auroit dû savoir que dans les affaires d'état, les preuves morales suffisent ; que même trop souvent en politique, le sujet devenu puissant et suspect est traité en conspirateur, et ses partisans en rebelles. Vitalien ne doutoit pas que la crainte d'une invasion ne l'eût fait rappeler. Les grands généraux de l'empire, vieillis avec leur auguste chef, laissoient dans ce moment l'état sans défense : Vitalien, encore dans la force de l'âge, se croyoit sûr d'obtenir le commandement des troupes destinées à repousser l'ennemi ; il comptoit sans doute lever le masque, après une victoire d'où dépendoit le salut de l'empire ; mais, malgré ma jeunesse, j'osai demander ce commandement, qui me fut accordé à la sollicitation du prince Justinien. Il falloit justifier cette faveur extraordinaire, d'autant plus

qu'elle excita de grands murmures et un mécontentement général. Ce moment fut beau pour Vitalien ; sa popularité se trouva tout à coup ranimée et fortifiée par l'envie qu'excitoit un nouveau favori, dans tout l'éclat de la jeunesse : ses partisans, réchauffés par l'opinion publique, achevèrent de préparer sa perte ; leur insolente imprudence attaqua sans ménagement, par des discours et des écrits séditieux, le prince et même l'empereur, qui ne réprima rien, afin d'avoir ensuite le droit de mieux punir.

Je marchai contre les Bulgares, je livrai une bataille qui devoit être décisive ; cette horde de barbares fut presqu'entièrement exterminée : ce succès éclatant assuroit à l'empire une longue tranquillité ; en même temps il justifioit le choix de la cour.

et la protection du prince mon bienfaiteur et mon ami..... Je trouvois ainsi le bonheur dans la gloire! et c'est là sans doute le comble de la félicité humaine. Quelle époque dans une carrière militaire et dans la vie d'un homme, que celle où l'on a gagné une première bataille et surtout quand la victoire est de la plus haute importance! Après un tel combat, quel changement subit et merveilleux dans l'existence du général! Peu d'heures auparavant, il n'étoit qu'un courtisan favorisé, et le voilà pour jamais inscrit sur la liste des grands hommes! La veille, s'il eût péri, il emportoit dans la tombe un nom sans éclat, des talens sans renommée; et maintenant il vient de fournir un brillant récit à l'histoire: il jouit déjà de toute sa réputation; il la voit toute entière dans l'allégresse

le ses soldats. Est-il un empire plus
:nivrant que celui qu'exerce un gé-
ıéral victorieux ; à la tête de son
.rmée triomphante ! Chacun lui doit
a gloire particulière, son comman-
lement a tout fait, sa parole a créé
es héros ; il récompense son propre
uvrage, il distribue, ou du moins
promet tous les prix de la valeur.
'ombien est foible la seule autorité
oyale, en comparaison d'une telle
uissance ! On ne régnera jamais
›uverainement sur l'imagination des
ommes qu'au milieu d'un champ de
ıtaille, après une éclatante victoire.
La cour, débarrassée de la crainte de
:nnemi, ne garda plus de ménage-
ent avec l'ambitieux Vitalien, qui
ıya de sa tête ses coupables espéran-
s et ses complots ténébreux (1).

---

(1) Historique.

Cet événement qui, peu de mois auparavant, eût excité des révoltes, ne causa dans ce moment qu'une légère sensation. Justin sut toujours placer aux temps convenables les récompenses, l'indulgence, la sévérité, les châtimens. Être juste, vigilant, et connoître jusqu'où l'on peut aller sans danger et sans blâme, c'est posséder au degré suprême le grand art de régner.

Les derniers jours de ce prince furent troublés, et même avancés par la plus terrible catastrophe ; un affreux tremblement de terre ravagea la Syrie; la ville d'Antioche fut engloutie avec ses habitans. Cette cité superbe, florissante, et particulièrement aimée de l'empereur, fut anéantie dans le court espace de quelques heures. De vénérables ruines n'attesteront point son existence aux

siècles futurs ! Réduite en poussière, elle tomba pour jamais dans les nouveaux abîmes ouverts tout à coup pour l'ensevelir ! Ce gouffre immense, qui reçut à la fois dans son horrible profondeur, et les palais du riche et la cabane du pauvre, fit disparoître en un instant, et sans retour, en se refermant, une population nombreuse, de somptueux édifices, des chefs-d'œuvre de l'art, de précieux manuscrits, et la gloire d'une infinité de savans et d'artistes, condamnés également à une perte soudaine, et à un prompt oubli. Cette ville malheureuse n'a laissé nuls vestiges sur la terre ; tout autour d'elle fut tellement bouleversé, que le lendemain on ne reconnoissoit plus ni la place qu'elle avoit occupée, ni la route même qui conduisoit dans ses murs (1) !....

(1) Historique.

L'empereur succomba au chagrin mortel que lui causa ce désastre public (1). Peu d'heures avant d'expirer, il fit appeler ses ministres et ses généraux ; je me trouvai dans ce nombre, et je n'entendis pas, sans un profond attendrissement, ce grand prince nous recommander l'obéissance et la fidélité pour son successeur. Ma puissance m'étoit chère, nous dit-il, je ne la devois point au hasard, elle fut un don glorieux de l'estime et de la reconnoissance. Vous le savez, j'ai relevé cet empire, j'en rassemblai les débris, j'en étendis les bornes ; j'ai fait refleurir la justice et les arts, j'ai débrouillé le chaos de vos lois, j'en ai réformé de barbares, j'ai commencé un nouveau code, j'ai achevé, j'ai entrepris tout ce qu'on

(1) Historique.

peut faire pour le bien public dans un seul règne (1). Que me reste-t-il à désirer en mourant ? que mon successeur, non-seulement ne détruise pas mon ouvrage, mais qu'il soit capable de terminer ce que je n'ai pu qu'ébaucher. En nommant ce successeur, je n'ai songé qu'à la patrie. L'intérêt de ma gloire est pour vous un garant certain de la sagesse de mon choix; ainsi, quand vous auriez eu le droit de proclamer l'héritier du trône, vous auriez dû, pour la prospérité de l'empire, vous en rapporter à ma seule décision. Le prince que j'ai désigné, vous gouvernera d'après les principes qui ont redonné tant d'éclat à cette nation ; vous croirez toujours vivre sous mes lois ; mon successeur, profitant de ce que j'ai

(1) Historique.

fait, et des plans que je lui laisse, portera sans doute au comble le bonheur public et la gloire nationale.

A ce discours, nous jurâmes tous de soutenir, jusqu'à la mort, les droits du prince; j'aurois, sans hésiter, sacrifié ma vie pour les assurer, et du moins j'eus bientôt l'occasion de lui donner de nouvelles preuves de mon zèle. Aussitôt que Justin eut rendu le dernier soupir, les restes de la faction de Vitalien se réunissant à celle des bleus et des verts, formèrent dans Constantinople un soulèvement général parmi le peuple. Un parti des factieux traîna Hypace dans la place de Constantin, et, malgré sa résistance et les pleurs de son épouse, le proclama empereur. Les séditieux n'ayant point de diadême, lui mirent un collier d'or sur la

tête (1). On pouvoit facilement, avec une poignée de soldats aguerris, exterminer ce nombreux rassemblement; mais il étoit affreux de commencer un règne nouveau par un massacre du peuple; je me chargeai d'appaiser cette révolte, et j'y parvins sans répandre une goutte de sang. Les seules victimes de la sédition furent Hypace, et deux ou trois chefs des factieux, que la politique crut devoir immoler. Leurs biens furent confisqués, mais peu de temps après, l'empereur les rendit tous à leurs enfans (2).

L'un des premiers actes de souveraineté qu'exerça l'empereur, fut un acte religieux; il posa la première pierre de la magnifique église de Sainte-Sophie (3). Ensuite il ne

(1) Historique. (2) Historique.
(3) Historique.

s'occupa plus que du code à peine commencé par son prédécesseur ; dix jurisconsultes, choisis entre les plus habiles de l'empire, présidés et dirigés par le savant Tribonien, furent chargés de ce travail immense ; une longue paix donna le temps de le finir, sans être obligé de l'interrompre (1). L'empereur me montroit toujours la même confiance, il m'appeloit à tous ses conseils, et déposoit dans mon sein ses secrets les plus intimes. Cependant, beaucoup de courtisans avoient et plus de fortune et plus de bienfaits de la cour que moi. J'étois alors le mieux aimé, le mieux traité, mais le plus modéré ; et les princes accordent les grâces à l'intrigue et à l'assiduité, ils les donnent rarement d'eux-mêmes.

(1) Historique.

Après une paix de six années, l'empereur fut obligé de déclarer la guerre à Cabades, roi de Perse; et il me donna le commandement de ses armées. En une seule campagne, je terminai cette longue guerre, si souvent renouvelée, et jusqu'à ce moment si désastreuse pour l'empire. Je mis cette puissance hors d'état de rompre le traité de paix que je la forçai de signer (1).

Dans cette campagne, un corps de troupes vandales servit comme auxiliaire dans mon armée; ces troupes, envoyées par notre allié Ildéric, roi des Vandales, étoient commandées par le jeune et brave Gélimer, qui, depuis, monta sur le trône, et dont je devois un jour détruire la puissance. Ce vaillant prince, à

(1) Historique.

peine alors âgé de vingt ans, contribua au succès de la dernière bataille, et montra dans cette journée une habileté, une présence d'esprit égale à son intrépidité.

Je revins triomphant à Constantinople. L'empereur me reçut comme un libérateur : le lendemain il se rendit à l'église de Sainte-Sophie, qui venoit d'être achevée, et dont il faisoit la dédicace. Je l'y suivis à la tête d'une partie des vainqueurs de la Perse. Ce temple immense et magnifique, où l'or et les pierreries brilloient de toutes parts, réunissoit dans ce moment tout ce qui peut frapper l'imagination et élever l'âme, les solennités religieuses et la pompe militaire. L'empereur, qui voyoit pour la première fois cette superbe église, avec tous ses ornemens, et dans cet éclatant appareil, fut saisi d'é-

tonnement et d'admiration: *Gloire à Dieu!* s'écria-t-il, *j'ai vaincu Salomon* (1)!.... Je m'arrête avec un attendrissement plein de trouble et d'amertume, à cette époque la plus heureuse de ma vie.... Je venois d'épouser celle que j'aimois depuis long-temps; je jouissois d'une réputation qu'aucun autre général ne pouvoit balancer, je me croyois sûr du cœur et de la confiance de mon souverain; mon attachement prouvé par de grands services, un dévoûment de vingt années, et le plus parfait désintéressement, ne me permettoient pas de penser qu'il fût jamais au pouvoir de l'envie et de la haine de me nuire auprès de lui. Je l'aimois tellement, qu'il m'étoit beaucoup plus doux de considérer mes actions les

(1) Historique.

plus éclatantes comme des droits à son estime, à sa reconnoissance, que comme des titres de gloire. Heureux à la cour par mes affections, par ma renommée, par ma sécurité ; heureux dans ma famille avec une épouse chérie et des amis pleins de zèle et d'enthousiasme pour moi, aimé du peuple, adoré des soldats, je croyois jouir d'un bonheur et d'une fortune inébranlables ; j'allois bientôt perdre une partie de cette douce erreur.

Ceux qui n'ont jamais vécu à la cour s'en font une idée très-fausse, et la calomnient par ignorance. Ils croient que tous les favoris des princes sont insolens, ils se trompent ; à moins d'être un sot et même un lâche, on a rarement de l'impertinence dans une situation où l'on ne reçoit de ses égaux que des marques de déférence, et de ses inférieurs que

des hommages. La morgue et la hauteur ne sont guère le partage que des courtisans bien traités du prince, mais sans crédit, et qui, par fatuité, voudroient donner une haute idée de leur faveur. Les vrais favoris n'affichent rien, ils n'ont pas besoin d'affecter des airs importans, tout le monde sait que le souverain les aime et les consulte; mais leurs amis ont trop souvent une arrogance insupportable, ce sont eux qui font haïr les ministres, les gens en place; à mesure que la faveur s'éloigne de sa source, elle devient vaine, inquiète, parce qu'elle peut paroître douteuse et qu'elle manque d'éclat; elle cherche à se montrer, à se faire sentir, même en blessant l'orgueil des autres; du même principe, viennent aussi le zèle inconsidéré et les indiscrétions qui compromettent le favori, et qui,

même, peuvent le perdre. Mes envieux n'auroient jamais pu me précipiter dans l'abîme où je suis, sans les imprudences de mes amis. Une funeste expérience m'a fait faire, depuis, ces réflexions, mais alors je m'enorgueillissois d'avoir de tels amis; il me sembloit que, par leur nombre et par leur enthousiasme pour moi, ils formoient une puissance qui, seule, eût suffi pour me maintenir dans ma place.

Deux ou trois ans après la paix avec la Perse, l'entreprise de la conquête de l'Afrique fut décidée au conseil (1); un des ministres proposa de charger de cette expédition un homme qui avoit fait avec succès quelques campagnes sur mer. Cet homme étoit Narsès, devenu célèbre

(1) Historique.

depuis, et le principal auteur de ma perte. Pharas, le plus ardent de mes amis, combattit la proposition du ministre; il parla de Narsès avec le ton du dédain, et de ce moment, le ministre et Narsès devinrent mes ennemis mortels. Je fus nommé par l'empereur chef de la flotte qui devoit conduire l'armée en Afrique. Ce fut un triomphe puéril pour mes amis, qui affectèrent de braver le ministre et de décrier Narsès; il en résulta qu'ils me donnèrent l'apparence d'une animosité ridicule qui, en même temps, fixa sur Narsès les yeux du public; on supposa des talens éminens à celui que je paroissois craindre, on fit l'honneur à un homme obscur jusqu'à ce moment, de le regarder comme mon rival, et la maladresse de mes amis établit ainsi tout à coup sa réputation.

Je m'embarquai, j'abordai en Afrique avec mon armée; j'emportai Carthage et je poursuivis le brave Gélimer, roi des Vandales, et descendant du fameux Genséric (1); il avoit usurpé un trône dont il étoit le successeur légitime. L'imbécille Ildéric n'ayant point d'enfans, Gélimer devoit naturellement lui succéder; mais ce prince, indigné de la mollesse et de l'incapacité d'Ildéric, le fit déposer, et respectant sa vie, se contenta de le bannir. Ildéric, uni à Justinien par un traité, implora son secours; Gélimer fut inutilement sommé de rendre la couronne à Ildéric: telle fut la cause de cette guerre (2). Cependant Gélimer rallia ses troupes; je le joignis dans les plaines de Tricameron, à sept lieues de Carthage; nous

(1) Historique. (2) Historique.

livrâmes une bataille qui fut la plus longue et la plus sanglante que j'aie jamais soutenue. Gélimer y déploya les talens d'un grand capitaine; il y fit personnellement des prodiges de valeur; mais le sort trahit son courage, ses troupes furent taillées en pièces, sa défaite fut complète. Enveloppé de toutes parts, il se fit jour à travers notre armée, avec une étonnante intrépidité; il s'échappa, et suivi seulement d'une centaine d'hommes, il fut se réfugier sur la montagne de Pasuca. Par des chemins presqu'impraticables, et connus des seuls habitans du pays, il parvint au sommet de la montagne sur un rocher inaccessible (1). Ce jeune et malheureux prince fut rejoint par son épouse, qui eut le courage d'aller se réunir à

(1) Historique.

lui; ne vivant là que de fruits sauvages, n'ayant pour asyle qu'un antre creusé par la nature dans ces affreux rochers, il parut décidé, ainsi que cette poignée de braves qui l'avoient suivi, à rester dans ce lieu désert plutôt que de se rendre. Je désirois avec passion me saisir de sa personne, et l'emmener captif à Constantinople, et je ne négligeai rien pour l'engager à se remettre dans mes mains; tout fut inutile (1). Il se montroit de temps en temps, comme pour nous braver, sur le haut d'une roche escarpée; nous l'aperçûmes ainsi plusieurs fois, et nous admirions la noblesse de sa taille, la beauté de sa figure et la fierté de sa contenance. Un de ses soldats descendit dans la plaine, on me l'amena, je le chargeai

(1) Historique.

de demander à son maître de recevoir Pharas, l'un de mes lieutenans, que je voulois lui envoyer chargé de paroles de paix. Gélimer y consentit, un guide vint prendre Pharas, lui banda les yeux, et le conduisit sur la montagne de Pasuca. Pharas fut touché de la misère dans laquelle il trouva ce brave et malheureux prince, et surtout de son héroïque fermeté. Entouré de ses soldats, il étoit assis sur un rocher. Vous voyez, dit-il à Pharas, le trône qui me reste ; une caverne est mon palais, et voici ma cour ! Je n'ai plus de courtisans, on ne me flatte plus, mais ces généreux compagnons de mon infortune sont décidés à partager mon sort, ils m'ont fait un nouveau serment de fidélité, celui de mourir libres avec moi dans ce désert. Malgré ce langage, Pharas remplit sa mission ; il promit à Géli-

mer un sort indépendant, digne de sa naissance, à condition de se remettre entre mes mains, et de me suivre à Constantinople. Non, jamais, répondit Gélimer; je ne veux rien recevoir des destructeurs de mon pays. D'ailleurs, que me demandez-vous? la paix? il ne m'est plus possible de vous combattre; mes sujets, mon armée, mon empire, vous avez tout anéanti. Que m'offrez-vous? des richesses? je les méprise. L'indépendance? j'en jouis, et je ne la dois qu'à mon courage. Sous prétexte de secourir un prince assez lâche pour armer une puissance étrangère contre la patrie, vous avez mis fin à la monarchie des Vandales. Amis fidèles, que rendrez-vous à votre allié? un palais qui fut livré au pillage, des champs dévastés, une terre dépeuplée. Vous avez pu dé-

truire en peu de jours un puissant empire, mais vous ne vaincrez jamais la constance de Gélimer. Tant que vous habiterez cette contrée malheureuse, je resterai sur cette montagne, inébranlable comme elle, inflexible comme le destin ; on m'y verra toujours fier de ma pauvreté, enorgueilli de mes souffrances ; j'y finirai ma vie s'il le faut ; dans ce lieu même on creusera ma tombe ; ce rocher couvrira ma cendre, et de tous les mausolées des rois, il sera le plus noble et le plus illustre.

Seigneur, répondit Pharas, Bélisaire ne peut être au fond du cœur l'ennemi des braves ; en déplorant votre obstination, il estime la grandeur de votre âme ; il espère que la réflexion vous fera prendre un parti plus modéré. En attendant, touché de votre affreux dénûment, il vous

offre de vous envoyer des vivres, et tout ce que vous demanderez (1). Eh bien! dit Gélimer, *qu'il m'envoie un luth pour chanter mes malheurs* (2), c'est tout ce que je puis accepter de lui. Cette singulière demande fut accordée. J'avois dans ma musique guerrière un grand nombre d'instrumens et plusieurs luths; j'en envoyai un à Gélimer, qui en fit usage aussitôt. Tous les jours, après le coucher du soleil, ce prince, assis sur le sommet de sa montagne, et son luth à la main, faisoit répéter aux échos de la vallée, sa plainte mélancolique (3); son chant fier et sauvage, et toujours le même, avoit je ne sais quel charme qui retenoit

(1) Historique.
(2) Propres paroles de Gélimer.
(3) Historique.

nos soldats au pied de la montagne, pour l'entendre.

Cependant l'armée victorieuse brûloit de se rembarquer et de retourner à Constantinople ; notre conquête nous restoit, car le roi pour lequel nous avions combattu, Ildéric, venoit de mourir, et nous avions beaucoup à souffrir dans un pays entièrement ruiné et détruit. Pharas m'ayant dit que les gens de Gélimer avoient l'air mécontent et consterné, j'espérois qu'ils forceroient ce prince à se rendre, et je voulois attendre. Mes soldats fatigués murmuroient, rien ne put les empêcher de mettre le feu au palais des anciens rois maures. L'infortuné Gélimer vit, du haut de sa montagne, cet embrâsement qui dura quatre jours ; il ajouta à son chant une strophe si touchante, qu'elle attendrit les auteurs même

de l'incendie. Plus d'une fois moi-même je fus l'écouter, et près de vingt années écoulées depuis n'ont pu m'en faire perdre le souvenir.

Ce que j'avois prévu arriva enfin; les soldats de Gélimer, malgré leur serment, ne purent supporter l'horreur de leur situation; ils se révoltèrent avec furie, menacèrent Gélimer de massacrer sa femme et son enfant, s'il ne consentoit à descendre la montagne avec eux, et à venir se remettre à discrétion entre mes mains. C'est ainsi que cet infortuné prince me fut livré. J'admirai plus que jamais, dans ce moment, la force d'âme de ce héros: il m'aborda d'un air ferme; nulle plainte n'échappa de sa bouche. Bélisaire, me dit-il, je recommande à votre honneur celui de mon épouse et la vie de mon enfant; du reste, disposez de moi. Je l'as-

surai que son épouse seroit traitée avec le respect dû à son sexe, à son rang et à son malheur, et qu'il ne seroit séparé ni d'elle, ni de son enfant. A ces mots, Gélimer me remercia par un regard, mais il ne répondit rien; et de ce moment, il ne m'adressa plus la parole. Son épouse, pressant son enfant contre son sein, se tenoit derrière lui. Cette jeune princesse étoit d'une éclatante beauté, malgré sa pâleur, et l'empreinte douloureuse qu'avoient laissée sur son visage, l'horreur de la plus affreuse disette, et trois mois de souffrances. Je m'avançai vers elle en la priant de demander tout ce qu'il étoit en mon pouvoir d'accorder.. Parlez, lui dis-je, ordonnez. Que désirez-vous? — Un peu de pain pour mon enfant, répondit-elle d'une voix étouffée....... Ces mots firent tressaillir Gélimer,

et mes larmes coulèrent. Dans ce moment, je connus toute la fragilité des biens de la terre, je sentis tout le néant de la grandeur, de la fortune, de la gloire....... Il me sembloit que ce mot venoit de flétrir mes lauriers; il m'ôta, du moins pendant quelques instans, la sécurité que donnent les succès et le bonheur. Aussitôt, par mon ordre, on apporta des rafraîchissemens sur lesquels l'enfant se jeta avec avidité : alors Gélimer s'approcha de l'esclave qui présentoit ces corbeilles remplies de fruits, et tirant de son sein un diamant d'une beauté merveilleuse : Grâce au ciel, dit-il, malgré l'abaissement où m'a réduit le sort, je puis faire encore une action royale : tiens, poursuivit-il, en donnant ce diamant à l'esclave, tiens, j'arrachai cette pierre de mon sceptre en sortant de mon palais; elle

est sans prix, je te la donne, puisse-t-elle servir à te rendre le seul bien véritable, la liberté !

Telle étoit la grandeur d'âme de ce prince, et cette noble fierté ne s'est jamais démentie.

Je quittai l'Afrique, nous nous embarquâmes. Gélimer et son épouse étoient sur mon vaisseau. Ce prince, toujours silencieux, mais calme, montra constamment tout l'héroïsme de la plus sublime résignation. Son seul plaisir étoit de jouer du luth en s'accompagnant : le chant qu'il avoit composé sur la montagne de Pasuca, dans les temps calmes, il le chantoit le soir au clair de la lune, sur le tillac du vaisseau : la belle Zima son épouse, assise à ses pieds, et tenant sur ses genoux son enfant endormi, l'écoutoit en pleurant doucement. Les matelots attendris s'attroupoient pour

l'entendre, mais à distance; il inspiroit tant de respect, que nul d'entr'eux n'osoit l'approcher.

Pharas, parti avant le départ de la flotte que je commandois, m'attendoit à Constantinople; porteur de tous les détails de ces grandes nouvelles, il avoit excité le plus vif enthousiasme à la cour et à la ville, par les proclamations de nos victoires. L'extinction totale, et en si peu de temps, de la redoutable monarchie des Vandales, étoit l'événement le plus mémorable de ce siècle; mes amis, enivrés de ces succès, voulurent mettre le comble à ma gloire, ils la ternirent;...... ils firent faire à la hâte un magnifique char de triomphe, et, suivis d'un peuple immense, ils vinrent m'attendre aux portes de la ville. J'arrivai avec mes illustres captifs, placés avec honneur

à ma droite : j'avois eu pour eux la délicatesse d'envoyer en avant les drapeaux conquis et les autres trophées militaires, afin qu'ils ne les eussent pas sous les yeux, n'ayant réservé de ces dépouilles qu'un livre d'évangiles couvert d'or et de pierreries, et que je croyois devoir porter moi-même (1); d'ailleurs, j'avois éloigné de mon cortége toute pompe triomphale...... En entendant de loin les acclamations du peuple, je n'éprouvai d'abord qu'un sentiment pénible d'embarras, en songeant que cette allégresse tumultueuse et publique insultoit au malheur de mes captifs!... Je jetai un coup-d'œil inquiet sur Gélimer, et ma surprise fut extrême en le voyant sourire (2); il remarqua mon étonnement. Je mé-

(1) Historique. (2) Historique.

prise la fortune, me dit-il, et je ris de ses vicissitudes (1). Oui, poursuivit-il en soupirant, à pareil jour, et dans cette même saison, je montai sur le trône d'Ildéric, et je fus proclamé roi d'un peuple qui n'existe plus.... Comme il disoit ces mots, nous touchions aux portes de Constantinople; alors je me trouvai au milieu d'une multitude innombrable, ivre d'enthousiasme et de joie, qui se précipitoit à ma rencontre : j'aperçus dans la foule Pharas, tous mes autres amis et mon épouse, et je ne sentis plus que le plaisir d'être applaudi avec de tels transports, en présence de tout ce qui m'étoit cher! Tout à coup on m'enlève, on me porte sur le char de triomphe; je me débattois, mais foiblement; je craignois de re-

(1) Historique.

froidir cet ardent enthousiasme, et même d'y faire succéder le mécontentement, en y opposant une véritable résistance : le char se met lentement en marche, aux cris mille fois répétés de *vive Bélisaire!* Au milieu de ce triomphe, j'entendis distinctement, derrière moi, une voix mâle et sévère s'écrier : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!*.... C'étoit la voix de Gélimer (1). Je me retourne en tressaillant, et je vois ce prince et son épouse voilée, attachés à mon char avec des chaînes d'or..... (2). Cette vue me rendit à moi-même ; je rougis de cette pompe païenne que ni l'empereur régnant, ni son auguste prédécesseur n'avoient renouvelée pour eux-mêmes ; j'entrevis le dan-

(1) Historique. (2) Historique.

ger d'un tel éclat, et je ne sentis plus que le malaise insupportable qu'on éprouve lorsqu'on est forcé de marcher dans une route que l'on croit imprudente et fausse. A mesure que nous approchions du palais impérial, mon embarras redoubloit ; à des craintes trop fondées se joignirent toutes les exagérations produites par une imagination troublée. Cette pompe orgueilleuse n'étoit pas seulement à mes yeux dangereuse et coupable, elle me paroissoit ridicule : toutes ces acclamations qui m'avoient séduit un moment, et qu'on devoit entendre du palais, ne me causoient plus que des sensations d'une amertume inexprimable ; que n'aurois-je pas donné pour les étouffer ou les suspendre ! J'étois accablé de honte et de douleur, en pensant que l'empereur avoit le droit d'être blessé de ce vain triom-

phe; que cette imprudence m'ôteroit le mérite des services éclatans que je venois de lui rendre, et que dans cet instant, les courtisans m'accusoient sans doute d'une criminelle ambition et d'une puérile vanité. Ces pensées me frappoient tellement, que je m'attendois à tout, et que je n'aurois pas été surpris qu'on m'eût arrêté, par l'ordre de l'empereur, en entrant dans les cours du palais. Enfin, nous arrivons, je descends du char fatal; on détache les chaînes de mes captifs, et nous entrons dans l'intérieur du palais. Justinien, assis sur son trône, nous attendoit dans la salle d'audience; je remarquai de l'altération sur son visage. Je lui présentai le roi détrôné des Vandales et son épouse. Prince, lui dit l'empereur, je ne négligerai rien pour vous faire oublier votre entrée dans Constantinople;

sachez du moins que je respecte trop le courage malheureux et la naissance royale, pour avoir ordonné cet appareil insultant et barbare.

Ces paroles foudroyantes pour moi, et prononcées en présence d'une cour envieuse et malveillante, me furent mille fois plus sensibles que n'auroient pu me le paroître l'exil et la destitution de tous mes emplois; j'avois de quoi supporter la disgrâce, je manquois de force contre l'humiliation; j'avoue que dans ce moment je perdis sans retour l'attachement passionné que, depuis vingt-cinq ans, j'avois pour Justinien. Sa colère et son injustice n'auroient pu m'en guérir; mais ce froid dédain, cette leçon accablante donnée devant tous mes ennemis, me firent enfin connoître qu'il n'étoit pour moi qu'un maître sévère, et même ingrat, et qu'il

n'avoit jamais été mon ami. Je répondis avec respect, mais sans trouble ; l'indignation et le ressentiment m'ôtoient tout mon embarras : je dis en peu de mots que j'avois moi-même désapprouvé cette effervescence du peuple, à laquelle j'avois été forcé de céder. L'empereur ne daigna pas m'adresser la parole ; il parla avec bonté à la jeune princesse, ce qui termina l'audience. Je sortis du palais accablé de douleur ; j'écrivis à l'empereur une lettre pleine de soumission, mais énergique ; j'y rendois compte de ma conduite, et j'osois m'y plaindre d'une sévérité publique, qui avoit beaucoup plus blessé mon cœur que mon orgueil. Le lendemain, l'empereur me fit appeler, je le trouvai seul dans son cabinet. Il n'avoit plus qu'un air contraint. Je voulus entrer en explication, il m'imposa silence, mais avec

le ton de la bonté, et sur-le-champ il me parla d'affaires. S'il m'eût permis d'épancher mon cœur dans le sien, j'aurois repris pour lui l'enthousiasme de mes premiers sentimens; il repoussa ma confiance, et il la perdit pour jamais.

L'empereur, de ce moment, me traita en public comme de coutume, il me laissa mes places, et je conservai dans l'empire toute ma considération; mais ma disgrâce ne fut douteuse ni pour mes ennemis, ni pour moi. Narsès l'avoit préparée durant mon absence, avec cet art perfide et profond que nul homme au monde ne possède comme lui! Valeureux et téméraire à la tête d'une armée, Narsès est à la cour le plus lâche des courtisans; audacieux par caractère, et circonspect par principes et par calcul, tous ses desseins sont ambi-

tieux, tous ses discours sont modérés, et sa conduite apparente annonce toujours la modestie et la simplicité; envieux et vindicatif, il ne pardonne jamais, non-seulement un tort, mais une rivalité; il est implacable dans sa haine, il la nourrit en silence et l'exalte en la concentrant; cruel et féroce, la vengeance est à la fois, pour lui, une victoire et un plaisir; c'est le seul homme que j'aie vu sourire naturellement à son ennemi; c'est qu'alors il croit avoir un moyen certain de le perdre. Il ne sait connoître que le foible et les défauts de ceux dont il étudie le caractère: leurs vertus ne sont à ses yeux qu'un vernis imposteur, et leurs actions généreuses que de la maladresse. Il n'attache aucun prix à l'amitié, il n'y croit pas; il n'a point d'amis, mais il a des créatures dont lui répond le

seul garant solide pour lui, l'intérêt : ces agens obscurs intriguent sans paroître, ne l'aiment point, mais le servent bien, parce qu'il les dirige, et qu'un zèle trop ardent ne les emporte jamais au-delà des bornes qu'il a marquées. Ce furent eux qui, par ses ordres, répandirent alors des bruits injurieux pour moi, qui ne firent que trop d'impression sur l'esprit de Justinien. On dit que j'avois concerté avec mes amis mon entrée triomphale à Constantinople; il n'étoit que trop vrai que Pharas, parti d'Afrique avant moi, avoit publiquement excité le peuple à venir audevant de moi, et à me rendre ce dangereux honneur ; cette circonstance donnoit un poids infini aux calomnies de mes ennemis. On ajoutoit que le peuple, dans son ivresse, avoit osé dire qu'un général couvert

de tant de gloire, eût mérité de succéder au dernier empereur qui, par sa valeur, avoit conquis le trône..... Justinien n'avoit aucun talent pour la guerre; Justin n'auroit pu être jaloux d'un de ses généraux, mais Justinien, sans soupçonner encore ma fidélité, prit de l'ombrage, ou du moins de l'humeur, de ma réputation, et il ne songea plus qu'à la rabaisser en m'opposant un rival.

Je profitai des loisirs de la paix, pour aller souvent dans mon château, vivre au sein de ma famille, et m'occuper de l'éducation de mon Anastasie, ma fille unique; j'avoue qu'il y avoit un peu de calcul dans ces fréquentes absences de la cour. J'étois éclairé sur les sentimens de Justinien, mais je comptois encore sur l'habitude et sur le besoin que je lui supposois de me consulter. Je

pensois qu'il lui seroit impossible de se passer de moi ; qu'il seroit forcé de me rappeler, et que, du moins, si je n'avois plus la faveur qu'un souverain accorde à son ami, je conserverois tout le crédit d'un homme nécessaire. Je me trompois ; auprès des princes, la flatterie remplace si facilement l'amitié ! D'ailleurs, les princes n'apprécient bien que le mérite qui leur est à la fois agréable et utile ; il semble que leur estime dépende de leur goût, on en perd toujours une partie, en tombant dans leur disgrâce ; ils ne se rappellent des meilleurs conseils qu'on leur a donnés, et qu'ils ont suivis, que le discernement qu'ils ont eu d'en sentir la sagesse ; ce souvenir satisfait trop leur amour-propre, pour pouvoir exciter leur reconnoissance. Narsès gagna bientôt toute la con-

fiance de l'empereur : les princes foibles et défians craignent l'esprit supérieur de ceux qui les approchent ; ils ne veulent être ni approfondis, ni devinés : Narsès eut l'adresse de ne montrer de son esprit, que ce qu'il en falloit pour apprécier celui de Justinien ; il cachoit sa finesse, sa pénétration ; constamment disposé à sacrifier l'amour-propre à l'intérêt, en donnant d'excellens conseils, il en laissoit tout l'honneur à son maître, il paroissoit seulement développer les idées, et suivre les vues qu'il supposoit à l'empereur. Cette conduite, parfaitement soutenue, établit promptement son crédit et l'affermit pour jamais.

Après un long repos, les Bulgares, commandés par un prince aussi vaillant que grand capitaine, recommencèrent leurs excursions sur nos fron-

tières ; on méprisa ces premières attaques ; tout à coup ils s'emparèrent d'une ville, et l'alarme se répandit dans l'empire. Abdaliz, leur roi, à la tête d'une puissante armée, inspira une terreur générale ; je demandai à l'aller combattre ; l'empereur me répondit froidement que Narsès m'avoit prévenu dans cette demande, et que le commandement de l'armée lui étoit accordé. D'ailleurs, ajouta l'empereur, je vous ai réservé pour une plus grande entreprise : il s'élève des troubles en Italie, et je compte vous y envoyer. Je ne répondis rien, et je retournai dans mon château. Narsès marcha contre Abdaliz, le joignit, lui livra bataille, et avec des forces inférieures, remporta une victoire éclatante ; mais sur la fin du combat, il fut grièvement blessé ; on l'emporta hors des rangs, on le crut mort, et

tandis que les ennemis fuyoient de toutes parts, l'armée impériale, privée de son chef, ne profita point de ses avantages; elle auroit pu exterminer entièrement l'ennemi, elle se contenta de rester maîtresse du champ de bataille; elle ne poursuivit point les Bulgares, et leur laissa le temps de se rallier.

L'empereur se plut à donner le plus grand éclat à cette victoire par ses proclamations et par les fêtes publiques qu'il fit célébrer à cette occasion. Le peuple y prit peu de part; Narsès, par ses intrigues, avoit acquis beaucoup de partisans dans des classes subalternes de gens d'affaires, et les courtisans se plaisoient naturellement à louer et à faire valoir un homme devenu le rival de celui dont ils envioient, depuis près de trente ans, le crédit et la renommée; mais l'avarice

de Narsès le faisoit haïr du peuple. Au reste, loin d'envier cette faveur fragile et dangereuse pour un sujet, il étoit charmé qu'elle éclatât toujours pour moi; il savoit que, lorsqu'elle ose se montrer, malgré le refroidissement du prince, elle est regardée à la cour comme une espèce de révolte. Je crus devoir aller à Constantinople durant ces réjouissances publiques; j'avoue que je ne vis pas sans dépit, ces solennités éclatantes, en pensant que l'empereur n'avoit jamais rien ordonné de semblable pour mes victoires, et même pour la conquête de l'Afrique. Il y eut dans le cirque une fête superbe; l'empereur y parut avec toute sa cour, il y fut témoin de l'amour que le peuple me portoit; aussitôt que cette multitude qui remplissoit l'arène m'aperçut, elle fit retentir l'air d'applaudissemens et d'acclama-

tions; enorgueilli, touché de cet hommage si peu suspect, je pensai dans ce moment que ce peuple reconnoissant me vengeoit. Hélas! il consommoit ma perte!.....

Cependant des courriers envoyés de l'armée, apprirent que Narsès, toujours mourant de ses blessures, étoit hors d'état de servir, et même de donner le moindre conseil; que l'armée ennemie, ralliée et fortifiée par de nouveaux renforts, s'étoit emparé de plusieurs positions importantes, et qu'ainsi la campagne, loin d'être finie, alloit recommencer avec une nouvelle vigueur. Un des lieutenans de Narsès, en attendant les ordres de l'empereur, avoit pris le commandement que Justinien lui laissa, malgré le cri public qui me désignoit pour aller remplacer Narsès. Le fruit de cette décision fut la

perte d'une bataille qui mit l'empire dans le plus grand danger; alors l'énergie de la clameur publique devint aussi menaçante, que les progrès de l'ennemi étoient effrayans. Il fallut céder, l'empereur m'ordonna de partir; je demandai des pouvoirs illimités, on me les accorda, et je me rendis en toute hâte à l'armée. Je fus suivi par un nombre prodigieux de volontaires, qui s'accrut successivement pendant toute ma route. Je trouvai l'armée dans un état affreux de désorganisation, par la jalousie des lieutenans de Narsès contre celui qui avoit eu le commandement; il y avoit aussi, entre l'armée ennemie et la nôtre, une animosité féroce causée par plusieurs actes de cruauté exercés d'abord par Narsès, et ensuite par ses lieutenans, ce qui avoit donné lieu aux représailles les plus atroces. Je

rétablis la discipline dans l'armée, ensuite je fis savoir au chef des Bulgares, que je venois de prendre le commandement, et que j'avois appris avec horreur toutes les barbaries commises de part et d'autre envers les prisonniers. J'ajoutai à cette notification quelques paroles de paix qu'Abdaliz rejeta; mais il me fit répondre avec les expressions de l'estime, et je préparai tout pour le combattre. Je l'attaquai inopinément; le combat fut long et terrible, et la défaite de l'ennemi complète. Le fils unique d'Abdaliz fut fait prisonnier, on amena dans ma tente ce jeune prince âgé de dix-sept ans. Le roi son père m'envoya le même jour plusieurs messages qui marquoient sa vive inquiétude sur cet enfant chéri, son unique espérance; le lendemain je renvoyai ce prince à son père, sans

exiger de rançon. Ce trait politique de générosité fit sur le cœur d'Abdaliz la plus profonde impression, il demanda à traiter de la paix : la bonne foi présida aux conférences, et elle fut le garant d'une paix glorieuse et durable.

Ces heureuses nouvelles causèrent à Constantinople une joie universelle qui alla jusqu'à l'ivresse, et qui parut séditieuse à la cour; car plusieurs personnes furent arrêtées. Je reçus l'ordre de licencier ma légion de volontaires, et de diviser mon armée, à laquelle on assigna divers cantonnemens; j'exécutai avec une extrême célérité tous ces ordres dictés par la crainte qu'inspiroient mes succès et ma popularité, ensuite je pris la route de Constantinople; mais à deux journées de la ville, un courrier qui m'atteignit, m'apprit que j'étois exilé dans

mon château; que je devois m'y rendre sans délai, et y rester jusqu'à nouvel ordre. On me reprochoit d'avoir renvoyé au roi son père, le prince des Bulgares, sans rançon et sans conditions, et l'on prétendoit que j'aurois pu faire une paix plus avantageuse à l'empire. J'obéis sans dire un seul mot pour ma justification, bien persuadé que l'on ne me trouvoit coupable que d'un seul crime, celui de m'être rendu redoutable par l'amour public et par le bonheur de mes armes.

On dit généralement qu'un homme en place disgracié est abandonné de tous ses amis : c'est tout le contraire, quand cet homme jouit d'une grande réputation et de la faveur publique; l'intérêt poursuit la fortune, mais la vanité s'attache peut-être avec plus d'ardeur encore aux noms illustres :

sous un gouvernement despote et barbare, tous les sentimens élevés s'anéantissent ou se concentrent ; mais sous l'autorité d'un prince digne de régner, l'opinion publique se forme, et dès qu'elle existe, elle est noble et généreuse. Loin que mon exil m'eût fait perdre des amis, je m'en trouvai davantage qu'avant ma disgrâce. On aime toujours un peu à braver la cour quand on n'y risque rien : on vint en foule dans mon château ; tous ceux qui n'étoient ni dans l'intimité du prince, ni dans celle des ministres, montrèrent le plus vif empressement d'y être reçus ; les uns pour se faire honneur dans le monde, les autres par haine contre mes ennemis, par curiosité, et surtout dans l'espoir que je reprendrois du crédit, et que je me souviendrois de tous ces hommages.

Justinien n'avoit point d'enfans, et l'âge de l'impératrice ne laissoit aucun espoir à cet égard. Justinien fit pour son neveu ce que son prédécesseur avoit fait pour lui; il l'adopta, le désigna pour lui succéder, et lui donna le nom révéré du dernier empereur (1). Le jeune Justin fut confié, dès ses premiers ans, aux soins du respectable Narbal; l'empereur remit aussi entre ses mains Tibère, un autre enfant, son parent, qui, plus âgé de deux ans que Justin, fut élevé avec lui dans une solitude à peu de distance de mon château. Ces deux jeunes princes, inséparables dès leur plus tendre enfance, prirent l'un pour l'autre un attachement que l'on peut citer comme le modèle de la plus

(1) Historique. Ce prince fut, depuis, *Justin II*, ou *le Jeune*.

parfaite amitié. Cependant, la nature leur a donné des caractères si différens, qu'il est impossible de concevoir qu'ils aient reçu la même éducation, et qu'ils puissent s'aimer. Justin, doué de tous les agrémens extérieurs, mais violent, plein d'orgueil, et terrible dans ses premiers mouvemens, annonce un règne orageux et sanguinaire; toutes ses passions sont véhémentes, indomptables; sa colère est de la fureur, et va souvent jusqu'à la férocité. En lui, tout est excès : passant toujours toutes les bornes, quoiqu'il ait de l'esprit et le germe de plusieurs bonnes qualités, il n'a pas une seule vertu; sa franchise n'est que de l'imprudence ou de la rudesse, sa fierté de l'arrogance, et son courage une extravagante témérité. Néanmoins on assure qu'il y a dans son âme un fonds de grandeur

et de générosité; on en cite quelques traits, et ce qui sembleroit surtout le prouver, est sa constante amitié pour Tibère. Ce dernier, calme comme la sagesse, et en même temps plein d'ardeur pour le bien, joint la raison à la sensibilité, la fermeté d'âme à la douceur de caractère, la prudence à la sincérité : jeune homme accompli, qui eût honoré le trône, mais qui, du moins, par le double ascendant de la vertu et de l'amitié, tempérera les vices de celui qui doit y monter. L'éducation de ces deux princes touchoit à sa fin, lorsque je fus exilé; Justin venoit d'entrer dans sa dix-huitième année, et Tibère dans sa vingtième : comme ils avoient toujours été élevés dans la plus profonde solitude, je ne les avois jamais vus, et ma disgrâce m'en ôtoit tous les moyens.

Un jour que je me promenois seul dans mon jardin, je rencontrai tout à coup, au détour d'une allée, deux jeunes gens qui se tenoient sous le bras : la beauté majestueuse de leur figure me frappa; je m'arrêtai, et le plus âgé prenant la parole : Pardonnez-nous, me dit-il, de troubler ainsi votre solitude, mais nous avons voulu voir le grand Bélisaire. Je rapporte ses propres expressions; je reconnus aussitôt, dans ces jeunes gens, Justin et Tibère. Ces deux princes étoient prêts à quitter leur sage instituteur pour aller à la cour. Le jeune Tibère, auquel on avoit fait, dès son enfance, le récit de mes campagnes, prenoit depuis long-temps le plus vif intérêt à mon sort; il s'étoit attaché à moi sur ma seule réputation, avec toute l'ardeur de son âge et toute l'énergie de l'âme la plus noble et la plus gé-

néreuse. Il avoit inspiré une partie de ces sentimens à Justin; lorsqu'ils apprirent mon exil, leur indignation fut extrême; ils firent une partie de chasse du côté de mon habitation, et tout à coup échappant à leur suite, ils vinrent dans mon château. Justin me dit avec le ton hautain et décidé qu'il a toujours, même dans sa bienveillance, qu'il obtiendroit mon rappel, et qu'il feroit punir mes ennemis. Non, non, reprit Tibère, Bélisaire s'en vengera lui-même par de nouvelles victoires : ne nous occupons que de son rappel; car faire rendre justice à Bélisaire, c'est servir l'état.

En effet, Justin, inspiré par son ami, parla fortement en ma faveur aussitôt qu'il fut à la cour : l'empereur a pour ce jeune prince l'affection la plus tendre et la plus aveugle; il lui fit publiquement honneur de

l'intérêt qu'il prenoit à moi, imaginant que c'étoit un moyen de lui donner de la popularité; d'ailleurs, on avoit besoin de moi pour la guerre d'Italie, et l'empereur fut charmé d'avoir un prétexte de me rappeler. Le motif de la guerre étoit noble et généreux, comme tous ceux qui, sous ce règne, ont fait prendre les armes (1). La célèbre Amalazonte, reine des Ostrogoths d'Italie, avoit fait, avec Justinien, des traités d'alliance toujours fidèlement gardés de part et d'autre. La politique et l'inclination attachoient également l'empereur à cette princesse dont il admiroit le courage, les talens et le génie (2). Amalazonte, digne de ré-

(1) Historique.

(2) L'histoire dit même que l'impératrice Théodora étoit jalouse de ses sentimens.

gner sur un peuple policé, avoit toutes les qualités d'un grand roi; elle maintint ses états en paix, fit fleurir les arts et les sciences, appela autour d'elle les savans et les gens de lettres, et préserva les Romains de la barbarie des Goths. Après la mort du jeune Athalaric son fils, elle épousa Théodat son parent, et ce prince abominable, voulant régner seul, eut la barbare ingratitude de reléguer son épouse et sa bienfaitrice dans une île située au milieu du lac Bolsène; et là, il la fit étrangler dans un bain (1). Justinien, en apprenant cet horrible crime, jura de venger la malheureuse Amalazonte (2), et la guerre d'Italie fut résolue.

Aussitôt que l'empereur eut signé mon rappel, Tibère, voulant m'an-

(1) Historique. (2) Historique.

noncer lui-même cette nouvelle, accourut à mon château; il demanda à me voir seul, je le reçus dans mon cabinet Lorsqu'il m'eut appris que j'étois rentré en grâce, je lui répondis que j'étois certain de ne devoir qu'à lui ce changement inopiné; je voulus parler de ma reconnoissance, il me coupa la parole : Vous ne me devez rien, me dit-il, je n'ai agi que pour le bien de l'empire, et pour satisfaire ma propre inclination; je me suis attaché à vous avec enthousiasme, depuis mon enfance, depuis qu'on m'a fait lire l'histoire, et qu'on m'a raconté vos exploits : à mesure que mon cœur s'est enflammé pour la gloire, il s'est passionné pour vous.... Je sais que vous avez une fille qui vient d'atteindre son troisième lustre; je ne l'ai jamais vue, j'ignore même si elle est belle, il me suffit de savoir

qu'Anastasie est la fille de Bélisaire; j'ai juré que nulle autre ne sera mon épouse.

Ce discours me causa autant d'attendrissement que de surprise; je représentai à ce jeune prince, que vraisemblablement l'empereur s'opposeroit à l'honneur qu'il vouloit me faire; Tibère me répondit qu'il étoit sûr d'obtenir le consentement de l'empereur après la campagne d'Italie, et qu'il me demandoit le mien sous cette condition. Je le donnai; et nous convînmes que cet engagement resteroit secret jusqu'au moment où le prince jugeroit convenable de parler à l'empereur.

Un orgueil de père me fit désirer de présenter sur-le champ ma fille à celui que je regardois déjà comme son époux. Je fis appeler Anastasie, elle vint, et je jouis avec délices de l'espèce

de saisissement que ses grâces et sa beauté causèrent à Tibère. Que je suis heureux, me dit-il, d'avoir demandé sa main avant de l'avoir vue ! un moment plus tard, l'amour seul eût disposé de mon sort, et c'est la vertu qui doit fixer celui de son époux.

Cette entrevue fit la plus profonde impression sur le jeune cœur d'Anastasie; ce cœur sensible autant qu'ingénu, autorisé par mon aveu, se donna tout entier, et pour la vie. Je retournai à la cour, j'y retrouvai Narsès, qui s'étoit empressé d'y revenir aussitôt après la guérison de ses blessures. Il avoit pris, durant mon exil, un grand ascendant sur l'esprit de l'empereur; mais tous ses artifices, tout son art profond d'intriguer et de nuire, furent tout à coup déjoués par un enfant. Il avoit fait décider qu'on enverroit deux

armées en Italie, et qu'avec des pouvoirs égaux, nous en commanderions chacun une. Les deux jeunes princes devoient faire leurs premières armes dans cette guerre, et Narsès avoit la parole de l'empereur, que le prince Justin seroit dans la sienne, qui par cette raison devoit s'appeler l'armée impériale. Narsès avoit imaginé que, justement blessé de cette préférence, je m'en plaindrois avec ma franchise ordinaire, et que j'irriterois l'empereur par un mécontentement exprimé avec imprudence. Tout fut renversé par l'opposition ferme et tranchante du prince Justin, qui déclara formellement à l'empereur, qu'il vouloit faire le noble apprentissage de la guerre sous le plus expérimenté de ses généraux, sous celui qui avoit remporté le plus de victoires. Il ajouta que d'ailleurs il

n'aimoit, ni n'estimoit Narsès, et que rien ne pourroit l'engager à servir sous sa surveillance. Et qui donc a pu vous inspirer ces injustes préventions? lui dit l'empereur. On ne m'inspire rien, répondit Justin, vous en voyez la preuve; mon instituteur, le sage Narbal, est de tous les hommes le plus circonspect, le plus prudent; et moi, malgré ses leçons, je dis sans déguisement tout ce que je pense, et au risque même de vous déplaire. Mais, reprit Justinien, quelle idée vous autorise à ne pas estimer Narsès? — Parce qu'une basse envie le rend l'ennemi de Bélisaire. — Quelles preuves en avez-vous? — Celles qui ne peuvent tromper; des faits. — Comment? — Avec des talens pour la guerre, Narsès au fond de l'âme doit être le plus grand admirateur de Bélisaire: s'il n'en-

voit pas sa gloire, il vous auroit parlé pour lui; il auroit obtenu ce que vous avez daigné m'accorder. A ces mots, l'empereur sourit, en disant : Vous ne connoissez pas la cour. Non, reprit Justin; mais je connois Narsès, et vous ne me forcerez point, seigneur, de servir sous ses ordres, je ne veux dépendre à l'armée que du vainqueur des Perses, et du conquérant de Carthage.

Les caractères foibles sont naturellement subjugués par les âmes fortes, et malgré ses vices, Justin a de l'élévation dans les idées, et quelque chose de dominateur et d'entraînant dans ses discours et dans toute sa personne : d'ailleurs, l'empereur aime avec passion ce jeune prince, qui ne sortit de son cabinet qu'après avoir reçu la promesse que je commanderois l'armée impériale, c'est-à-dire,

celle dans laquelle les princes devoient combattre. Narsès reçut ce coup inattendu avec toute la dissimulation d'un courtisan consommé; il sentit que ce qu'il y auroit de plus préjudiciable à ses intérêts, seroit que l'empereur fût embarrassé avec lui de son manque de parole, et de sa foiblesse pour son neveu; Narsès s'empressa de lui dire que le jeune prince ayant montré de la préférence pour un autre, il eût été de la plus grande imprudence de ne pas condescendre à ses désirs; qu'en s'y refusant, on auroit compromis le succès de nos armes. Narsès fournit encore à l'empereur beaucoup d'autres raisons politiques, il parla de moi avec le ton de l'estime, il mit l'empereur à l'aise, le charma par sa modération, et non-seulement il conserva sa confiance, mais il l'accrut encore. Je fus

moi-même la dupe de cette conduite artificieuse : Narsès vint me voir; en conservant toute sa froideur extérieure, il me témoigna le plus grand désir d'être avec moi dans une parfaite intelligence, relativement à nos opérations militaires; il me parla sur ce point avec une raison que je pris pour de la bonne foi : je répondis avec une parfaite sincérité; je louai beaucoup et publiquement cette démarche, qui fit le plus grand honneur à Narsès, et qui me réconcilia entièrement avec lui.

Antonine, mon épouse, revint à la cour; et comme l'impératrice avoit montré dans ma disgrâce de l'intérêt pour moi, le premier soin d'Antonine fut d'aller la remercier, suivie de ma fille, qui paroissoit pour la première fois à la cour. Pour notre malheur, le prince impérial se trouva

dans ce moment chez l'impératrice. Il ne fut que trop frappé de la beauté d'Anastasie; il prit pour elle la plus violente passion, et ce sentiment qu'il n'eut ni le pouvoir, ni l'intention de cacher, fut aussitôt connu de toute la cour. L'empereur feignit de l'ignorer; il espéra que l'absence et la guerre effaceroient promptement cette première impression, il se hâta de nous faire partir; et quand le prince prit congé de lui, l'empereur lui dit, en présence de tous ceux qui l'environnoient: Allez, prince, acquérir de la gloire; allez mériter le bonheur que ma tendresse vous réserve; j'ai fait choix pour vous d'une épouse qui vous sera doublement chère, et par ses charmes, et par l'amitié qui vous unit à Tibère. A votre retour vous recevrez la main de sa sœur, la princesse Sophie. A

ces mots l'empereur, sans attendre de réponse, congédia le prince, dont le trouble et le mécontentement furent remarqués de tout le monde. Nous nous embarquâmes pour aller en Sicile. Durant la navigation, le prince me parla plusieurs fois de sa passion ; je lui répondis toujours avec fermeté que, l'empereur ayant annoncé publiquement d'autres vues pour lui, il devoit renoncer à cette idée ; que d'ailleurs, je n'aurois jamais la folle ambition de prétendre à un tel honneur ; que ma fille pensoit comme moi, et que l'éclat du trône ne pourroit jamais ni la séduire, ni lui donner la tentation de manquer à ses devoirs ; qu'enfin, depuis long-temps, j'avois pris pour elle d'autres engagemens. Le prince fit peu d'attention à ces discours, qu'il croyoit dictés par l'empereur;

et il n'osa confier ses sentimens à Tibère, par l'embarras de lui dire qu'il étoit décidé à refuser la main de sa sœur. Tibère ne connoissoit que trop ce qui se passoit dans son cœur; mais il se garda bien de lui laisser voir cette pénétration; il se dédommageoit avec moi de cette contrainte si pénible pour sa grande âme. Je prévois d'affreux orages, me disoit il; que deviendra Justin, lorsqu'il apprendra que je suis son rival! et tôt ou tard il le saura! Je ne crains point ses emportemens, je me les représente terribles et sanglans, peut-être; mais je sais que l'amour même et toutes les fureurs qu'il peut produire, avec un caractère si fougueux, ne rompront point le nœud de cette indéfinissable amitié qui nous unit dès l'enfance. Il est possible que, dans un moment de rage, il soit

capable de me plonger un poignard dans le cœur; mais cette main forcenée me vengeroit à l'instant même en faisant couler tout son sang avec le mien; il peut m'immoler, et non me survivre. Voilà comme il m'aime! et c'est aussi vous donner une idée de mon attachement pour lui. Il m'est cher, parce qu'il n'a jamais eu de véritable sensibilité que pour moi et que j'ai eu jusqu'ici un suprême ascendant sur son esprit et sur son cœur : ni la crainte, ni le respect humain, ni l'intérêt n'auront d'influence sur sa conduite; et souvent d'un mot j'ai désarmé sa colère et changé ses résolutions. Cependant je ne l'ai jamais vu amoureux; et qui peut calculer les ravages effrayans que vont causer une grande passion et la jalousie sur cet esprit fantasque, indépendant, et dans cette âme ar-

dente et superbe!.... Je ne puis supporter l'idée de le voir malheureux, et par moi!.... et je souffre surtout d'être son rival en secret : il me semble que c'est le trahir! Je serai moins mal à mon aise avec lui quand il saura tout. J'aime à rapporter ces nobles sentimens du vertueux Tibère, ce jeune héros qui me sera toujours si cher!..... il auroit poussé la générosité jusqu'à sacrifier son amour, si je ne lui eusse pas appris qu'il étoit aimé, et qu'en même temps Anastasie avoit une insurmontable antipathie pour Justin. Après une heureuse navigation, ma flotte arriva sur les côtes de la Sicile; je m'emparai, par force ou par composition, de Catane, de Syracuse, de Palerme et de plusieurs autres villes; alors, sans perdre de temps, je volai en Italie, je pris Naples; de là je mar-

chai vers Rome ; nous y entrâmes sans résistance, et j'en envoyai les clefs à l'empereur (1). Dans ces différentes affaires, les deux jeunes princes montrèrent toujours la plus brillante valeur ; l'un se faisoit remarquer par son sang froid et sa présence d'esprit, et l'autre par sa bouillante intrépidité. Justin combattoit avec un tel acharnement, qu'il avoit toujours l'air d'être animé par la haine, et de poursuivre une vengeance personnelle : Tibère, calme dans les périls, humain au milieu des plus sanglantes mêlées, n'étoit occupé que de deux choses : d'épargner le sang des soldats, et de veiller sur son fougueux ami, auquel il sauva deux fois la vie. Né avec de grands talens militaires, son génie bienfaisant ne

(1) Historique.

trouve à la guerre de combinaisons savantes, que celles qui peuvent prévenir la perte d'un grand nombre d'hommes; sa sécurité durant le combat est inaltérable, mais après la victoire, je l'ai vu toujours se troubler et frémir, en comptant les morts.

Nous apprîmes à Rome, que la Providence avoit puni l'ingrat et lâche Théodat, qui venoit d'être assassiné; que Vitigès, son meurtrier, s'étoit fait proclamer roi des Goths, et qu'il accouroit à la tête d'une armée pour m'assiéger dans Rome (1). J'allai au-devant de lui, je l'attaquai, nous fûmes victorieux; Vitigès prit la fuite, il alla se renfermer dans Ravenne, je le poursuivis, la ville se rendit, Vitigès fut fait prisonnier (2). Les Goths, étonnés de tant de vic-

---

(1) Historique. (2) Historique.

toires, et se trouvant sans chefs, m'offrirent solennellement la couronne; je n'aimois que la gloire, je n'ai jamais ambitionné le pouvoir suprême, qui n'est à mes yeux qu'un pompeux esclavage; mais il me parut doux, après avoir souffert tant d'injustices, de prouver ma fidélité, en refusant un trône (1).

Cette heureuse campagne fut terminée dans le cours d'une année; nous retournâmes à Constantinople, où j'eus le plaisir de présenter à Justinien le second roi détrôné par mes armes.

J'avois dit à Justin, que ma fille ne reparoîtroit à la cour, que lorsqu'il auroit épousé la princesse Sophie. En effet, je trouvai Antonine à Constantinople; mais Anastasie, sous la

(1) Historique.

garde d'une gouvernante, étoit restée dans mon château. A peine étions-nous arrivés, que Justin, après avoir vu l'empereur, partit furtivement, courut chercher Anastasie, força toutes les barrières, entra dans le château, pénétra dans l'appartement de ma fille, et lui causa de mortelles frayeurs par la déclaration d'amour la plus passionnée; ensuite, sans attendre de réponse, il remonta à cheval, et revint à toute bride à Constantinople. Cette scène fit le plus grand bruit; Anastasie m'écrivit pour m'en instruire, et je portai sa lettre à l'empereur, en lui déclarant que, non-seulement je n'avois pas l'audace de prétendre à l'honneur d'une telle alliance, mais que j'avois pris pour ma fille des engagemens sacrés que rien au monde ne pourroit me faire rompre. L'empereur fit appeler Ti-

bère, et lui ordonna d'aller chercher sa sœur, élevée loin de la cour, dans une solitude, et de l'amener à Constantinople, parce qu'il vouloit sans délai l'unir à Justin. Tibère répondit que la princesse Sophie, née avec un caractère très-décidé, ne consentiroit jamais à donner sa main à celui qui ne l'épouseroit que par obéissance. Cette réponse choqua Justinien. Seigneur, lui dit Tibère, je sens combien une telle alliance seroit glorieuse pour ma sœur et pour moi, et si vous pouviez lire dans mon âme, vous verriez qu'elle feroit mon bonheur; mais je ne puis sacrifier ma sœur, ni la tromper. Elle a trop de fierté pour supporter les dédains du prince. Ne connoissant ni le monde ni la cour, élevée dans une profonde retraite, elle ignore l'art de dissimuler, et je craindrois de l'amener ici, puisqu'elle

y seroit reçue du prince sans aucun empressement. Eh bien ! dit l'empereur, allez toujours lui parler, je ne veux point employer de violence; mais du moins tâchez de l'amener, et de la disposer à un hymen que nous devons tous désirer.

Tibère partit, il revint seul, il dit à l'empereur que Sophie, instruite de l'éloignement du prince pour elle, l'avoit chargé de conjurer l'empereur de la laisser dans sa solitude. Cette résolution de la princesse affligea l'empereur, et causa la joie la plus vive à Justin. A cette occasion, il ouvrit enfin son cœur à Tibère, il lui confia son amour. Je ne puis, lui répondit Tibère, approuver un sentiment qui déplaît à votre père adoptif, votre souverain, votre bienfaiteur : mais soyez tranquille sur l'hymen de Sophie; quand vous changeriez à son

égard, rien ne pourroit l'engager à vous donner sa main. Ces paroles blessèrent l'orgueil de Justin. Comment ! dit-il, elle me hait donc? — Non, elle ne vous connoît pas, mais votre réputation l'effraie. — Vous l'aurez prévenue contre moi, j'en suis sûr. — Vous devez savoir que je ne dis qu'à vous seul au monde le mal que je pense de vous. — Sans la passion qui me domine, il m'eût été doux d'épouser votre sœur: on dit qu'elle est belle? — Sophie est charmante; fière sans être impérieuse, elle connoît tous les devoirs d'une femme et les veut remplir; et pour être toujours sans effort une épouse soumise, elle a juré de ne s'unir qu'à l'homme qu'elle estimera le plus, et son choix est fait. — Quoi, déjà? — Il vous surprendra; elle veut épouser un vieillard..... notre sage

instituteur, le vertueux Narbal. — Narbal âgé de soixante ans!... — Vous savez qu'il est retiré, depuis deux ans, dans une solitude voisine de celle où vit ma sœur; son amitié pour moi a promptement formé entr'eux une intime liaison; il a mis tous ses soins à cultiver l'esprit de Sophie; l'estime et la reconnoissance ont des droits aussi puissans que ceux de l'amour.... — Quel âge a Sophie? — Dix-sept ans.— Et elle me préfère un vieillard!... Ah! si je n'adorois pas Anastasie, je ne souffrirois pas une union si mal assortie. — Croyez-moi, dans le mariage, il n'y a de mal assorti que l'union malheureuse du vice et de la vertu.

Cette conversation fit penser à Tibère qu'il ne seroit pas impossible que la vanité piquée ne fît tout à coup changer Justin, et ne lui donnât le

désir de voir Sophie, et même de lui plaire. Tibère, sachant qu'en effet sa sœur avoit pour cet hymen un éloignement invincible, sacrifia sans balancer les intérêts de son amour, et se pressa de demander à l'empereur son consentement pour l'union de la princesse avec Narbal. Cette demande surprit étrangement l'empereur, il y résista quelques mois, et enfin il y céda, mais à condition que Tibère voyageroit, pendant deux ans, avec Justin. L'empereur espéra qu'une absence aussi longue guériroit le prince de sa passion; Justin opposa à ce projet de voyage la plus énergique résistance. Il vouloit que l'empereur lui donnât sa parole qu'il recevroit la main d'Anastasie, à son retour; enfin, Justinien lui promit qu'il ne s'y opposeroit plus alors, si j'y consentois, et Justin partit avec Tibère

qui, se flattant aussi que le prince oublieroit Anastasie, se décida à cacher jusque-là son amour et ses espérances.

Comme les empereurs avoient daigné souvent s'allier à leurs sujettes, la passion de Justin pour ma fille n'avoit rien d'extraordinaire ; on disoit même dans le public, que ce mariage ne seroit qu'une juste récompense des services éminens que j'avois rendus à l'état. Narsès, plus que jamais dans les bonnes grâces de l'empereur, lui rapportoit ces discours, en feignant de vouloir le décider à consentir à cet hymen; mais il savoit bien que l'empereur, irrité et jaloux de ma popularité, ne se détermineroit jamais à me donner ce nouveau degré d'élévation. Au reste, l'empereur étoit sans inquiétude à cet égard : je lui avois dit que ma parole étoit

donnée à un autre, et il se promettoit bien de me forcer de le dire à Justin lui-même, si ce prince, à son retour, persistoit dans la même résolution.

Il ne se passa rien d'extraordinaire durant le voyage des princes, ils revinrent au terme prescrit. Justin rapporta toute sa passion pour Anastasie; alors, en présence de l'empereur, je dis avec fermeté à Justin, qu'avant de connoître ses sentimens, j'avois pris des engagemens sacrés.... A ces mots, sa colère fut extrême. De quoi vous plaignez-vous, seigneur? lui dis-je : quand vous m'avez parlé de votre amour, j'ai toujours tenu le même langage... Oui, reprit-il, et vous deviez parler ainsi, lorsque l'empereur refusoit son consentement; mais lorsqu'il daigne le donner, tout doit céder au respect et à la reconnoissance. Seigneur, répondis-

je, l'empereur sans doute peut tout, et sa puissance est aussi solide qu'elle est sacrée, car sa volonté se trouve toujours d'accord avec la justice. Il sait respecter surtout l'honneur de ses sujets, parce que leur honneur fait partie de sa gloire : qui pourroit s'enorgueillir de régner sur des hommes avilis? ... Mais, interrompit Justin avec une amère ironie, quel est donc ce rival que vous m'opposez? est-ce un des rois vaincus par vous?.... — Non, seigneur, ces rois sont des despotes dont le trône est sans éclat à mes yeux; je ne donnerai jamais ma fille à un prince qui pensera que sa volonté et ses passions sont les seules lois que l'on doive suivre. Justin sentit parfaitement tout ce que cette réponse avoit de piquant pour lui, il me lança un regard plein de colère et d'indignation. L'empereur,

oubliant que je secondois ses vues par la fermeté de ma résistance, fut aussi très-choqué de cette hardiesse, il me congédia sèchement ; mais Justin lui demanda de me parler encore : C'est donc, me dit-il, un des sujets de l'empereur que vous me préférez ? — Seigneur, il n'est pas question d'une *préférence*, il s'agit d'une parole d'honneur, et ce n'est point en effet un étranger qui l'a reçue. — J'imagine que lorsqu'il connoîtra mes sentimens, il n'hésitera pas à vous rendre votre parole. — Seigneur, ce seroit une lâcheté s'il étoit aimé..... A ce mot, Justin s'écria avec emportement : Ah ! malheur à celui qui seroit aimé d'elle !..... Mais, poursuivit-il, c'est elle seule que je puis croire..... Je veux l'entendre..... Alors il conjura l'empereur d'envoyer sur-le-champ chercher Anastasie; l'empe-

reur hésitoit, je le décidai, en disant que ma fille parleroit comme moi.

Anastasie vint : le prince la revoyoit pour la première fois depuis deux ans, et il la retrouvoit dans tout l'éclat de la jeunesse, et avec tout le développement de sa beauté. Son émotion le rendit immobile un instant; ensuite, malgré la présence de l'empereur, il se jeta à ses genoux, en lui disant dans les termes les plus passionnés, qu'elle étoit l'arbitre de sa destinée, et qu'il lui demandoit de s'expliquer sans détour. La timide Anastasie lui répondit d'une voix tremblante, mais avec une extrême fermeté de caractère, et elle lui ôta toute espérance, en ajoutant : Puisque vous m'ordonnez, seigneur, de ne vous rien déguiser, je dois vous faire un aveu que je n'ai fait qu'à mon père..... Il ne m'est plus possible de

disposer de mon cœur..... Je l'ai donné..... A ces mots, Justin se releva impétueusement, et craignant lui-même la violence de ses premiers mouvemens, il s'élança vers la porte, et disparut.

Ce prince, au désespoir, sentit le besoin de recourir à son ami; il fut le chercher, et lui conta tout ce qui venoit de se passer. Combien ce récit attendrit Tibère! Il savoit, par moi, qu'il étoit aimé, mais jamais Anastasie n'avoit osé lui dire ce qu'elle venoit de déclarer à son rival, en sacrifiant un trône avec tant de courage et de franchise. Entièrement occupé d'Anastasie, Tibère gardoit le silence, et Justin continuant d'exhaler ses chagrins, finit par menacer, dans les termes les plus énergiques, ce rival inconnu, objet de toute sa haine. Alors Tibère sortant de sa rêverie;

Votre colère est injuste, dit-il, puisque ce rival étoit aimé avant que vous eussiez vu Anastasie.—Non, je n'aurai pas gémi inutilement aux pieds d'une femme, refusé par elle, rejeté avec insolence par son père. Je me vengerai, j'enlèverai Anastasie; j'immolerai mon rival. — Après de telles menaces, ce rival seroit un lâche s'il persistoit à se cacher..... Prince, ouvrez les yeux, et connoissez enfin..... Arrête, dit Justin d'une voix étouffée.... arrête, ne dis pas un mot de plus; laisse-moi douter encore..... En prononçant ces paroles, il tomba dans un fauteuil. Non, reprit Tibère, j'ai pu me taire, je l'ai dû, ce secret ne m'appartenoit pas entièrement; mais quand vous parlez de vengeance..... Perfide! s'écria Justin éperdu, sortez..... — Ce seroit une fuite honteuse; je resterai. A ces mots,

Justin, hors de lui, tira son épée en disant : Traître, défendez-vous. Prince, répondit tranquillement Tibère, vous ne pouvez que m'assassiner; vous ne me forcerez jamais à vous combattre. — Lâche, défendez-vous, vous dis-je..... — Insensé, frappe, si tu l'oses. — Crois-tu m'en imposer maintenant par ta fausse vertu, ami déloyal?.... — Ami malheureux, mais fidèle. Je vous le répète, j'aimois, j'étois aimé avant que vous fussiez mon rival, et l'on ne sacrifie point un amour partagé, parce qu'on ne peut disposer que de son propre bonheur; mais l'empereur vouloit vous unir à ma sœur; je me suis hâté de la marier, malgré l'intérêt de ma passion..... Me connois-tu bien? interrompit Justin avec fureur; sais-tu qu'il n'y avoit pour moi qu'une seule vertu, un seul frein, notre amitié?

ce lien rompu, je serai capable de tout. Aussi-bien, depuis plus d'un jour, je suis fatigué du joug pesant que m'imposoit cette amitié tyrannique..... Non, non, reprit Tibère, tu ne t'en affranchiras jamais, je conserverai toujours malgré toi cet ascendant du cœur, que nul autre ne pourroit avoir : je connois ton indomptable caractère et ta férocité naturelle qui, vingt fois depuis notre enfance, a menacé mes jours; seul, je connois à quels excès peuvent te conduire ta violence et ton orgueil insensé; seul enfin, je connois tous tes vices, et cependant je t'aime; je te vois sans illusion, et je t'aime et tu le sais, tu ne te détacheras jamais de moi.....—Peut on aimer un rival heureux? —Oui, l'amour n'est pour toi qu'une fantaisie ou qu'une ivresse, ton véritable sentiment est ton amitié

pour moi. — Tu ne saurois le partager, je ne suis à tes yeux qu'un insensé et qu'un barbare. — Mes conseils finiront par t'éclairer. Tu dois régner, je t'empêcherai d'être un tyran, voilà mon espoir..... Accoutumé à veiller sur tes démarches, à réprimer l'impétuosité de tes premiers mouvemens, mon affection pour toi a quelque chose de paternel; avec moins de défauts, tu me serois moins cher..... — Je ne consentirai jamais à l'hymen d'Anastasie avec un autre. — Je puis, par égard pour votre foiblesse, différer cet hymen; je n'y renoncerai jamais. — Il me faut une vengeance; je n'aurai pas été traité impunément avec autant d'audace et de dédain.

Justin, ne pouvant en effet haïr Tibère, fit tomber sur moi tout son ressentiment; il jura, de ce mo-

ment, de se venger avec éclat; pour réussir plus sûrement, il se promit de feindre; et quoique novice dans cet art, il sut cacher avec une profonde dissimulation, sinon sa haine, du moins ses desseins.

Après une longue paix avec la Perse, cette puissance, sous le nouveau règne de Cosroës premier, renouvela la guerre; et comme j'avois terminé la dernière, je fus chargé de cette expédition (1), dont les deux princes voulurent être.

Cosroës fût vaincu, je le poursuivis, je l'atteignis, et dans cette seconde bataille, son armée, taillée en pièces, fut entièrement exterminée. Cette campagne étoit à peine terminée, que je reçus l'ordre de repasser en Italie, où Narsès, à la

(1) Historique.

tête d'une armée, devoit se réunir à moi (1).

Le fameux Totila, élu roi des Goths, après la mort d'Evaric, s'étoit rendu maître de toute l'Italie méridionale, et des îles de Corse, de Sicile et de Sardaigne; conquérant d'autant plus dangereux, que sa politique fut rarement celle d'un barbare. Il savoit également et combattre et se faire des partisans. Il s'empara de Naples, et s'y fit adorer par des actes de bonté et d'une clémence magnanime (2) : ce fut à l'époque de ses plus brillans succès, que l'on m'opposa, seul, à ce grand capitaine. Il venoit d'entrer dans Rome; instruit que j'approchois avec une armée accoutumée à vaincre, il sentit qu'il ne pouvoit rester dans cette ville; le

(1) Historique. (2) Historique.

dépit d'être forcé d'abandonner sa conquête, lui rendit toute la barbarie de sa nation; les malheureux habitans furent traités avec cruauté, et dépouillés indignement de toutes leurs propriétés. Totila, dans sa fureur insensée, mutila plusieurs monumens antiques, et s'apprêtoit à les détruire tous, lorsqu'il reçut une lettre de moi, dans laquelle, au nom de sa propre gloire, je le conjurois d'épargner ces superbes monumens que le temps avoit respectés; cette lettre le toucha, et les débris de l'ancienne grandeur romaine furent conservés (1). Totila abandonna Rome, je l'attaquai dans sa retraite : il fut complètement défait, prit la fuite, et j'entrai dans Rome; on m'y reçut en libérateur (2). Avec quelle émo-

(1) Historique. (2) Historique.

tion et quel profond attendrissement je revis cette ville désolée, jadis maîtresse du monde, et que je venois de préserver d'une entière destruction! Je jouis alors, et avec délices, du plus beau droit que puisse assurer la victoire, celui de réparer d'affreux ravages, et de consoler des infortunés! En conservant ces ruines majestueuses, j'associois mon nom aux grands noms qu'elles rappellent, et je me flattois que, dans les siècles futurs, les héros et les amis des arts ne viendroient point admirer ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, sans penser à Bélisaire.

Je conduisis le prince impérial dans le palais qui lui étoit destiné; là, par le conseil de Tibère, il fit annoncer qu'il recevroit dans tout le cours de la journée, les sénateurs et toutes les personnes de famille patricienne

qui auroient des réclamations à faire. Il fut convenu que je serois présent à ces audiences. Deux heures après, nous vîmes arriver le cortége le plus surprenant. Une troupe d'hommes couverts de lambeaux, précédoit une quarantaine de femmes de différens âges, qui n'avoient pour tout vêtement que des tuniques déchirées, de la toile la plus grossière; c'étoient les sénateurs, leurs épouses, leurs filles et leurs parentes!.... Leur maintien, la noblesse de leurs manières et de leurs figures, formoient, avec cet excès de misère, le contraste le plus étrange et le plus touchant. La cruauté de Totila les avoit réduits à cet état déplorable (1)! A la tête des femmes, étoient la veuve de l'il-

(1) Historique.

lustre et malheureux Boëce (1), la vertueuse Rusticienne, à laquelle le despotisme et la barbarie ne purent rien enlever; car, aussitôt après la mort de son mari, elle avoit donné tous ses biens aux pauvres (2). Justin leur parla avec noblesse et bonté; je leur fis restituer tout ce qui restoit de leur fortune; je fis d'immenses réparations dans Rome (3), et j'expiai ainsi tant d'exploits destructeurs qui avoient ajouté à ma renommée et pesé sur ma conscience, tant d'injustices et de maux inévitables dans le cours d'une longue carrière militaire.

---

(1) Mort en prison, et auteur de plusieurs bons ouvrages; entr'autres, *de la Consolation de la Philosophie*, qu'il fit en prison.

(2) Historique. (3) Historique.

Tandis que des soins si doux m'occupoient entièrement, Narsès vint me rejoindre à Rome, pour se concerter avec moi, me dit-il, sur ce qui restoit à faire. Il s'agissoit d'empêcher Totila de sortir d'Italie; ce pouvoit être son projet avec une armée affoiblie, qu'il auroit pu tripler en allant dans les îles dont il étoit maître encore; alors il seroit revenu avec des forces supérieures aux nôtres. Avant de quitter l'Italie, il devoit aussi tout faire pour empêcher la jonction de l'armée de Narsès et de la mienne, ou profiter d'une mauvaise position, prise forcément dans une marche nécessaire, afin de livrer bataille à cette armée avant la réunion. En conséquence de ces réflexions et de beaucoup d'autres, et d'après la connoissance des lieux que je possédois parfaitement, j'avois fait un plan

de campagne que je communiquai sans réserve à Narsès. Il l'approuva, et nous commençâmes à l'exécuter. Il me quitta. J'avois été content de lui, et j'écrivis à l'empereur pour me louer de sa conduite; je trouvai un grand plaisir, au sein de la victoire, après avoir vaincu l'un des plus fameux capitaines de ce siècle, à donner les plus grands éloges à celui que, depuis si long-temps, on m'opposoit comme rival, afin de prouver combien j'étois incapable d'une basse jalousie. J'exagérai prodigieusement ce que j'en pensois; j'avois de l'estime pour ses talens, je montrai presque de l'admiration. Une semblable générosité est toujours déplacée avec ceux qui manquent d'élévation d'âme. Il en résulta pour moi que l'empereur, au lieu de rendre justice à mon caractère, pensa qu'il falloit que Nar-

sès eût une supériorité bien incontestable, puisque j'en faisois un tel éloge : et tandis que je me conduisois ainsi, Narsès se faisant honneur du plan de campagne que je lui avois communiqué, donnoit à entendre à l'empereur qu'il m'en avoit suggéré presque toutes les idées. Quelle fut ma surprise, au bout de deux mois, au milieu du succès de toutes nos opérations, de recevoir une lettre de l'empereur qui me rappeloit à Constantinople (1), en m'ordonnant de laisser au prince impérial le commandement dans Rome et celui de mon armée! Je connus alors la trahison de Narsès, et son intelligence avec Justin ; je vis qu'on vouloit m'ôter l'honneur de terminer cette mémorable campagne aussi glorieu-

(1) Historique.

sement que je l'avois commencée. Adoré dans Rome et dans toute l'Italie, maître absolu de mon armée, il n'eût tenu qu'à moi de me rendre indépendant, et de combattre pour ma propre cause : Pharas, mon lieutenant, me le proposa. Vengez-vous enfin, me dit-il, je vous réponds de votre armée ; une simple proclamation de vous fera voler sous vos drapeaux tous les soldats de Narsès, et soulèvera en votre faveur tous les peuples d'Italie. Parlez, et dans une heure, Justin, arrêté dans son palais, nous servira d'otage. Nous exterminerons Totila ; les Goths alors vous offriront, pour la seconde fois, de régner sur eux ; vous monterez sur le trône ; vous aurez la gloire de civiliser un peuple barbare ; votre seule renommée suffira pour étendre les bornes de votre empire, et vous

ferez trembler l'ingrat Justinien, qui sera trop heureux d'accepter la paix, si vous daignez la lui offrir. Songez que l'empereur est foible, qu'il vous craint, et que Narsès et Justin sont conjurés contre vous; songez que maintenant il faut vous emparer d'un trône, ou devenir victime de vos ennemis. Pharas, répondis-je, il est beau d'acquérir une couronne; mais il y a plus de grandeur encore à rester sujet fidèle, malgré l'ingratitude et l'injustice de son souverain, et quand le succès de la révolte est infaillible. Je pensois ainsi à trente ans. J'ai plus que doublé cet âge, je ne me démentirai point.

En effet, j'obéis sans me permettre une seule plainte, car l'obéissance est servile avec les murmures; mais le mécontentement des Romains et de mon armée alla jusqu'à la sédition;

il ne me fut possible de calmer les esprits, qu'en persuadant que mon rappel n'étoit pas absolu, et que je reviendrois. On m'a fait depuis un crime de cet artifice, qui seul pouvoit rétablir la paix, et sans lequel on ne m'eût jamais laissé partir. Ces troubles me retinrent à Rome plus d'un mois. Pendant ce temps, les Romains firent frapper des médailles en mon honneur, avec mon image et ces mots : *Bélisaire, la gloire du nom romain* (1), hommage qui, rendu dans la disgrâce, me toucha profondément.

Je partis, j'arrivai à Constantinople, et à dessein pendant la nuit, afin d'éviter les empressemens du

---

(1) Historique. *Belisarius, gloria Romanorum.* On voit encore de ces médailles dans quelques cabinets de curieux.

peuple. L'empereur me reçut froidement, sous prétexte que j'avois trop différé mon retour. Je lui parlai de la sédition. La véritable fidélité, reprit-il, consiste à prévenir ces émeutes; et on le peut toujours quand on le veut sincèrement. Seigneur, répondis-je, forcé de croire à l'ingratitude, je suis certain néanmoins que la reconnoissance du peuple et des soldats n'est point une chimère, et je ne l'ai jamais excitée que par mes victoires. A ces mots, l'empereur me tourna brusquement le dos.

Le bruit de mon arrivée s'étoit répandu dans Constantinople; en sortant du palais, je trouvai un peuple immense rassemblé dans les rues; cette multitude se précipita vers moi, m'entoura, et m'escorta jusqu'à ma maison, en faisant retentir les airs des acclamations les plus bruyantes:

c'étoit la réponse la plus piquante aux paroles injurieuses de Justinien, mais ces témoignages éclatans de l'amour qu'on me portoit, ne pouvoient plus qu'effrayer l'empereur, et que changer son dépit en haine implacable.

Pendant ce temps, Narsès, en Italie, joignit Totila au pied de l'Apennin, la bataille s'engagea, les Goths la perdirent, et Totila y fut tué (1). A ces grandes nouvelles, l'empereur fit éclater une joie immodérée; il croyoit remporter une victoire sur moi. Narsès revint avec Justin et Tibère; il dit à l'empereur que le gain de la bataille étoit dû en grande partie à la valeur du prince impérial. A ces mots, Tibère prenant la parole : Et à Bélisaire, dit-il, Bé-

(1) Historique.

lisaire, qui, par une première victoire et son plan de campagne, avoit préparé ce succès. L'empereur, irrité de la hardiesse de Tibère, lui imposa silence, et fit le plus grand éloge de Narsès.

Un nouvel événement vint occuper exclusivement la cour. Les Huns, fondant tout à coup sur plusieurs provinces de l'Empire, avec des forces plus formidables que jamais, renouvelèrent à Constantinople l'effroi mortel que ces irruptions soudaines y causoient toujours (1). Justinien vouloit envoyer Narsès combattre ces barbares; mais Narsès, craignant de ternir par un revers la gloire qu'il venoit d'acquérir, n'avoit aucune envie de se charger de cette expédition, certain d'ailleurs qu'un nouveau suc-

(1) Historique.

cès achèveroit de me perdre. Il dit à l'empereur qu'il n'avoit battu les Goths qu'à force de présence d'esprit et d'intrépidité, parce que toutes les troupes dont j'étois l'idole l'avoient mal secondé, et que même un quart de l'armée n'avoit pas voulu combattre ; qu'il avoit cru prudent de dissimuler cette insubordination séditieuse, mais que, dans le moment actuel, si je n'étois pas chargé du commandement, il avoit la certitude que l'armée refuseroit de marcher. Il n'y avoit de vrai dans ce récit que le mécontentement de l'armée ; mais un tel détail épouvanta l'empereur, et ce dernier coup fut le plus funeste que Narsès m'eût encore porté. Le danger étoit pressant, il falloit se décider. Je fus nommé général sans adjoint, et de cet instant ma perte fut résolue. Je partis ; le bonheur cons-

tant de mes armes ne se démentit point. J'attaquai, je chassai les barbares; après la victoire, je dis à Pharas: Je viens de vaincre les ennemis de l'Etat et de terrasser tous les miens. Pharas secoua la tête. Eh bien! me dit-il, si j'étois dans ce moment à votre place, je fuirois dans une terre étrangère; si vous rentrez à Constantinople, vous êtes perdu. — Comment? — Maintenant la cour n'a plus rien à craindre que vous.

Pour mon malheur, je ne sentis pas alors toute la profondeur de ce mot, je revins à la tête de mon armée victorieuse; durant toute la route, notre marche fut un vrai triomphe; des villages, des villes entières accouroient au-devant de nous, semoient les chemins de fleurs, distribuoient des palmes à nos soldats, leur apportoient des rafraîchissemens,

déposoient à mes pieds des couronnes de lauriers, élevoient à la hâte des arcs de triomphe sous lesquels défiloit l'armée ; la même allégresse et le même enthousiasme se manifestèrent dans toutes les provinces que nous parcourûmes, et Narsès avoit soin d'en instruire l'empereur !.....

A peine étois-je arrivé à Constantinople, qu'on se hâta de licencier la plus grande partie de l'armée, et de disperser le reste. J'avois déjà vu prendre jadis cette mesure qui ne m'étonna point ; les souverains qui ne sont pas guerriers, craignent tous les grands rassemblemens militaires. Tibère, chargé d'une mission, fut envoyé subitement à cinq cents lieues de Constantinople. La garde de la ville fut aussitôt renouvelée, doublée, et composée de toutes les créatures de Narsès. En même temps

on exila Pharas, on le relégua au fond de la Thrace, et tous mes autres amis furent destitués de leurs emplois. Toutes ces choses étant faites, on m'ôta ma dignité de patrice, et l'on supprima mes gardes (1). Deux jours après, étant un soir seul dans ma chambre, ma surprise fut extrême, en voyant entrer dans mon appartement le prince impérial; il avoit l'air sombre et embarrassé : je m'étois levé en l'apercevant, il me fit signe de m'asseoir, et après un moment de silence : Bélisaire, me dit-il, vous connoissez mes ressentimens, je ne vous les ai point dissimulés, mais je viens aujourd'hui vous offrir la paix. Seigneur, répondis-je, vous savez que je ne l'ai jamais acceptée qu'à des conditions honorables. — Aussi le

(1) Historique.

seront-elles, reprit-il ; écoutez-moi bien. Tout est préparé pour votre perte ; vous n'avez plus ici d'amis pour vous soutenir, ni de protecteur pour vous défendre. Seul, je puis vous sauver, et quand je vous l'aurai promis, je braverai tout pour y parvenir ; mais il faut qu'un titre sacré m'assure de votre attachement, et vous garantisse mon amitié ; promettez-moi la main d'Anastasie. — Pensez-vous, seigneur, que la crainte puisse obtenir de moi ce que l'honneur me défend d'accorder ? — Songez-y bien, si vous ne devenez pas mon père, vous ne serez plus pour moi qu'un criminel d'état. — Une *victime* peut-être, un *criminel*, jamais. — Un danger pressant et terrible vous menace, l'ordre est donné, la fuite impossible..... — Quel ordre, seigneur ? — Celui de vous arrêter

et de vous conduire aux Sept-Tours... La troupe qui doit investir votre maison est en marche..... — Troupe formée par les viles créatures de Narsès, et non composée de guerriers; car quel est le soldat qui oseroit demander à Bélisaire son épée, et qui voudroit charger ses mains de fers !.... — Ne laissez pas déshonorer vos derniers jours..... — Le déshonneur est dans l'injustice. Ah! pleurez sur la vieillesse de l'empereur! Seigneur, c'est avec ces cheveux blancs que je viens de sauver l'empire; les plus heureuses actions de ma jeunesse n'ont rien eu de plus éclatant. Le salut de l'empereur, le vôtre, seigneur, ont assuré pour jamais la gloire de mes derniers jours. Après trente-cinq ans de victoires sans mélange de revers; après de tels exploits, nulle puissance sur la terre ne pourra flétrir

ma dernière heure. — Vous êtes inflexible, attendez-vous à me trouver implacable. En disant ces paroles, Justin fit quelques pas, et revenant à moi : Néanmoins, poursuivit-il, je ne veux point vous voir périr sur un échafaud; si vous avez quelques papiers dangereux, brûlez-les, et sans perdre un moment. A ces mots, il me quitta précipitamment; une demi-heure après, la troupe armée entra dans ma maison; Antonine et ma fille, pénétrées de douleur et d'épouvante, accoururent près de moi. Les commandans de la troupe parurent et me demandèrent mes clefs et mon épée. Voilà mes clefs, leur dis-je, mais cette épée libératrice de l'empire, je ne la remettrai point dans des mains ennemies!.... Alors appuyant fortement sa pointe sur un carreau de marbre, je la rom-

pis en deux..... Cette action satisfit mon orgueil et mon ressentiment ; il me sembla qu'elle annonçoit l'extinction du génie guerrier de cette nation ; j'osai penser que l'épée brisée de Bélisaire devoit être, pour la gloire des armes de l'empire, le plus funeste des présages!....

Croyez, sage Arcade, qu'à moins d'être élevé au-dessus de soi-même par les sentimens religieux les plus exaltés, il est un terme à la générosité humaine. Il est un excès d'injustice qui dépouille celui qui l'éprouve, de toute sa modération, et qui ne laisse dans son âme qu'une indignation violente, et le désir de la vengeance.

On me conduisit aux Sept-Tours (et quoiqu'il fût nuit) par des rues détournées. Je me rappelai alors le dernier conseil de Pharas, et je me

repentis, mais trop tard, de ne l'avoir pas suivi.....

On me fit dire qu'on instruisoit mon procès, ce qui dura plusieurs mois. Enfin, on me communiqua les accusations portées contre moi; elles se réduisoient à peu près à ce qui suit: D'avoir jadis rendu la liberté, sans rançon et sans échange, au jeune prince, fils d'Abdaliz, roi des Bulgares (cette action politique autant que généreuse, avoit produit une paix qui duroit encore); d'avoir affecté en Italie des airs de souveraineté, et reçu des honneurs qu'on n'auroit dû rendre qu'au prince impérial. Enfin, on prétendoit que j'avois formé des brigues criminelles, dont le but étoit d'usurper le trône, et de me faire proclamer empereur par le peuple et par l'armée. Je répondois victorieusement à toutes ces

accusations personnelles ; mais il m'étoit impossible de justifier les imprudences de mes amis : on me prouvoit qu'ils avoient tenu des discours séditieux ; que Pharas avoit harangué, entraîné le peuple à mon retour d'Afrique ; qu'il avoit répandu avec profusion, parmi le peuple, les médailles frappées pour moi en Italie. On citoit de lui, et de tous mes amis, beaucoup d'autres démarches véritablement répréhensibles ; on m'en rendoit responsable, ou, pour mieux dire, on ne doutoit pas que toutes ces choses n'eussent été faites par mes ordres. Il est certain que l'empereur et Justin l'ont cru, et qu'il y avoit contre moi quelques apparences ; mais tant de services éclatans, tant de preuves de fidélité devoient sans doute l'emporter sur tous ces indices, parmi lesquels on ne

pouvoit pas me reprocher un seul tort personnel.

Un soir, j'appris dans ma prison, que le peuple en tumulte se rassembloit au pied des tours, demandant avec fureur ma liberté. En prêtant une oreille attentive, j'entendois même les cris de cette multitude irritée. Ce bruit me troubla, un funeste pressentiment jeta dans le fond de mon âme une secrète terreur!.... J'avois souvent vû de près la mort, mais toujours à côté de la gloire: elle n'avoit jamais pu me paroître redoutable ou menaçante, parée de palmes triomphales, illustre, éclatante, et suivie de la renommée: loin d'offrir l'image de la destruction, elle s'unissoit alors à l'idée sublime d'une brillante immortalité; dans une bataille, au sein de la victoire, elle ne borne point le cours

d'une grande destinée ; elle la termine dignement et la couronne.

Mais périr par le glaive affreux teint du sang des plus vils scélérats, être précipité avec violence dans la tombe, par l'ingratitude et par la calomnie ; laisser une mémoire, sinon flétrie, du moins attaquée, et peut-être une réputation devenue douteuse !.... Ah ! je l'avoue, ma raison succomboit à ces pensées désolantes !.... et cependant, j'étois loin de prévoir l'horreur du sort que me réservoit la plus exécrable barbarie !.....

Tout à coup on entre dans ma prison, une troupe d'assassins m'entoure, s'empare de moi ; on me fixe immobile à ma place ; on passe un fer rouge sur mes yeux, et je suis pour jamais privé de la lumière ; je perdis l'usage de mes sens !..... Dans

cet état, on m'entraîne hors de la prison par des portes de derrière; on m'embarque sur le canal : revenu à la vie, j'interroge mes bourreaux, je leur demande la mort, je n'obtiens nulle réponse.... J'ignore combien dura le voyage; plongé dans les ténèbres d'une éternelle nuit, je ne pouvois plus mesurer le temps que par mes douleurs ! Nous essuyâmes une violente tempête : tantôt je faisois des vœux pour être englouti dans les flots avec mes féroces persécuteurs; tantôt je demandois au ciel de me porter sur un rivage, où ma voix, entendue, pût révéler le crime !.... Hélas ! on me conduisoit dans un désert !.... Aussitôt que nous y fûmes arrivés, on me chargea des fers que votre main généreuse a brisés, et l'on m'attacha fortement sur le rocher !.... Comment dépeindre ce

que j'éprouvai dans ce moment! Jugez-en, l'idée de cette affreuse séparation de la nature entière me remplit d'une telle horreur, que je frémis, quand j'entendis les satellites du tyran me quitter et s'éloigner avec rapidité; la fuite de mes bourreaux me parut un abandon!....

Où suis-je? m'écriai-je; ô destin effroyable et bizarre! On ne saura jamais dans quelle contrée j'aurai terminé ma carrière, et moi-même, en périssant, je l'ignorerai.... Ah! c'est dans un désert, sans doute, que la haine m'a transporté! Ici tout espoir de vengeance est interdit, ici la plainte est inutile, mes cris ne seront entendus que des animaux féroces, dont peut-être je vais devenir la proie!.... Invoquerai-je le ciel contre le plus barbare des tyrans?.... Mais cette Puissance suprême que,

jusqu'ici, j'ai reconnue du fond de l'âme; cette Providence, dont j'adorai toujours les décrets, n'a-t-elle pas permis cette horrible oppression?.... Justinien est sur le trône, et son forfait ne sera pas connu. Une fable, inventée par lui, sauvera son honneur, flétrira le mien, et trompera l'histoire et la postérité! Je n'ai vécu que pour la gloire; et tandis que je souffre toutes les angoisses de la plus affreuse agonie, mon ennemi triomphe, armé de toute la puissance de noircir et de calomnier avec succès! Puissance affermie et fortifiée par ma valeur et mes exploits, et qui cause ma perte!.... Antonine, Anastasie! vous qui deviez recevoir mon dernier soupir; vous, naguère enorgueillies de ma renommée, qu'êtes-vous devenues? Oh!

pleurez-vous à la fois et ma mort et ma gloire !....

Tels étoient les gémissemens de mon cœur, quand votre main libératrice vint rompre mes chaînes et me conserver cette existence déplorable, dont j'ai juré de consacrer, si je le puis, le triste reste à la vengeance !....

Bélisaire cessa de parler, et après un moment de silence, Arcade prenant la parole : Vous êtes bien malheureux, lui dit-il, vous devez être profondément irrité. Cependant, je persiste à croire que j'ai de plus grands sujets de ressentimens que vous n'en pouvez avoir, et que mes infortunes surpassent les vôtres, par leur amertume, leur singularité, leur nombre et leur durée !.... Je vous ai promis de vous en faire juge ; je tiendrai ma parole, demain matin vous saurez

mon histoire. Quoi ! s'écria Bélisaire, c'est après m'avoir entendu, que vous croyez encore avoir été plus malheureux que moi !..... Oui, répondit Arcade, et demain peut-être en conviendrez-vous..... Non, non, dit Bélisaire, cela est impossible.

CHAPITRE V.

Le lendemain matin, le héros dormoit encore, lorsque tout à coup il fut tiré d'un profond sommeil, par les accords les plus mélodieux. Il se réveille; il écoute avec une surprise et un saisissement inexprimables;... il reconnoît, en tressaillant, les sons harmonieux d'un luth..... Mais que devient-il en entendant commencer *le chant de Gélimer?*... Il croit être transporté au pied de la montagne de Pasuca, et se retrouver à la plus brillante époque de sa vie... Dans cette espèce d'enchantement, il reste immobile, tandis qu'une voix mélancolique et fière chante, en s'accompagnant du luth, les paroles suivantes, gravées

ineffaçablement, depuis tant d'années, dans le souvenir de Bélisaire :

Rochers déserts, antre sauvage,
Que votre aspect plaît à mon cœur!
Ici, du moins, dans mon malheur,
Je me soustrais à l'esclavage,
Et je puis braver mon vainqueur.
Sur ce rempart inaccessible,
Sur l'aride sommet de ces monts orageux,
Quel tableau frappant et terrible
Dans le lointain s'offre à mes yeux!
Je vois la flamme qui dévore
Cet antique palais bâti par mes aïeux.
Avant le retour de l'aurore,
Ces murs s'écrouleront sur mon trône embrâsé.
Hélas! de ma grandeur, de mon bonheur passé,
Quels grands débris ce soir resteront sur la terre?...
De la cendre, de la poussière;
Un prince fugitif, et son sceptre brisé!

Rochers déserts, antre sauvage,
Que votre aspect plaît à mon cœur!
Ici, du moins, dans mon malheur,
Je me soustrais à l'esclavage,
Et je puis braver mon vainqueur.

Compagnons de ma fuite, et jadis de ma gloire,
Vous que j'ai gouvernés par d'équitables lois,
 Perdez l'importune mémoire
 De nos beaux jours, de nos exploits!
 Dans cette solitude agreste,
Dépouillés et vaincus, nous sommes tous égaux;
 Amis, la liberté nous reste.
Ah! pour la conserver, supportons tous les maux,
Elle est pour nous l'honneur dans notre sort funeste,
 Et le seul prix de nos travaux.

Rochers déserts, antre sauvage,
Que votre aspect plaît à mon cœur!
Ici, du moins, dans mon malheur,
Je me soustrais à l'esclavage,
Et je puis braver mon vainqueur.

Où suis-je? s'écria ce vainqueur malheureux, où suis-je? ô ciel!... Dans les bras de Gélimer, répondit le solitaire en le serrant contre son sein. — Grand dieu! Arcade?... — Arcade est l'infortuné roi des Vandales. Quoi! dit Bélisaire, avec une voix étouffée par ses sanglots, quoi! mon libérateur est Gélimer! Celui

dont j'ai laissé réduire en cendres le palais, celui dont j'ai détruit les armées, le royaume et le peuple, me donne un asyle!..... Quoi! ces mains royales qui furent enchaînées à mon char de triomphe, ces mains généreuses ont brisé mes fers!.... Oui, reprit Gélimer, je suis ce malheureux prince, triste jouet de la fortune! j'ai perdu mon trône, ma patrie, ma renommée, mon épouse, mon enfant: gloire, bonheur, espérance, tu m'as tout ravi!.... et cependant je me dévoue à toi, je serai ton guide; dispose de moi, je me consacre à te servir. — O grandeur d'âme qui me confond! — Garde-toi de me l'attribuer; quand tu recevras les soins de Gélimer, ne remercie que Dieu qui lui commande de te les rendre.... — A ces mots, Bélisaire, saisi d'admiration, tend les bras à Gélimer, en s'écriant

avec transport : Conduis-moi aux pieds de ton crucifix..... — Il est devant toi, répondit Gélimer. Aussitôt Bélisaire se prosternant : O toi, dit-il, qui me donnes pour seul consolateur et pour unique soutien sur la terre, celui que j'ai dépouillé de tout, tu ne m'auras pas offert vainement cet exemple sublime du pouvoir de la religion : ..... je dépose à tes pieds tous mes projets et tous mes désirs de vengeance..... Bélisaire protégé, guidé par Gélimer, pourroit-il conserver d'implacables ressentimens!.... Conduit par ce héros, je ne pourrai désormais faire un pas qui ne me rappelle la clémence..... O seul juge équitable des actions humaines! il n'appartient qu'à toi de punir, et tous les vœux de tes fragiles créatures ne doivent s'élever jusqu'à toi que pour implorer ta miséricorde! Je par-

donne à mes ennemis. L'admiration et la reconnoissance effacent à jamais de mon âme tout sentiment de haine. Oui, dans cette grotte hospitalière, je jure un éternel attachement à mon ancien bienfaiteur, à mon souverain. O Dieu de bonté! avant de terminer ma carrière, permets que je puisse lui prouver ma fidélité, donne-moi la glorieuse puissance de le servir encore!..... A ces paroles touchantes, Gélimer embrasse Bélisaire avec transport. Auguste victime de l'injustice et de l'envie, lui dit-il, cette victoire que vous venez de remporter sur vous-même est mille fois plus belle que toutes celles qui, jusqu'ici, ont illustré votre vie! Désormais ne parlons plus d'infortune; on n'est point malheureux quand on sait se maîtriser soi-même, quand on jouit de toutes les facultés d'une grande âme:

que le malheur ne soit pour nous qu'une épreuve heureuse ; sans lui, pourrions-nous connoître notre force et nos ressources ? Faisons mieux que mépriser l'adversité, aimons-la ; elle seule peut développer toute entière une haute vertu. Laissons la plainte et les vains regrets aux vils esclaves de la fortune ; ne nous contentons pas de céder à l'inflexible nécessité, sachons apprécier les rigueurs salutaires du destin et remercier la Providence qui nous croit capables d'en supporter tout le poids. Il ne suffit pas de se soumettre, la résignation n'est qu'une espèce d'affaissement sous les coups du sort ; mais combattre et vaincre le malheur par la constance et l'intrépidité, voilà des efforts généreux, qui sont dignes de nous.

CHAPITRE VI.

Gélimer, sanctifié par la religion, conservoit néanmoins une fierté de caractère que l'humilité chrétienne réprimoit et n'avoit pu détruire; la piété qui élève l'âme, inspire en même temps la défiance et le mépris de soi-même : mais Gélimer n'ayant dû, pendant long-temps, ses vertus qu'à la seule philosophie, en parloit encore le superbe langage; à travers la sainteté de sa morale et de sa vie, on démêloit dans sa personne, dans son ton d'autorité, dans son air d'indépendance, quelque chose de fier et de sauvage, qui rappeloit à la fois, la rudesse de sa nation, la dignité de la naissance royale et l'or-

gueil de la sagesse humaine. Il fit part à Bélisaire du plan qu'il avoit formé pour lui. Les lieux où j'ai régné jadis, lui dit-il, sont tellement dévastés, qu'il n'y reste plus que des ruines et quelques chaumières isolées. Parmi ces humbles habitations, il en est une occupée par le plus fidèle de mes anciens serviteurs ; il ne fut point un des grands de ma cour. Caleb, de condition libre, n'eut près de moi qu'un emploi subalterne ; mais son attachement a paru croître avec mes malheurs : je vous conduirai chez lui, ensuite je me rendrai seul à Constantinople, où l'on croit que je n'existe plus. Après quinze ans d'absence, et dans l'état où je suis, je n'y serai reconnu de personne : je saurai là des nouvelles de votre épouse et de votre fille. Si l'on

a eu la barbarie de les dépouiller, et s'il est impossible que vous puissiez retourner dans votre patrie, je les ferai passer en Afrique ; elles se réuniront à vous dans cette contrée abandonnée, conquise autrefois par votre valeur ; nous cultiverons là un coin de terre en friche, dans ces mêmes champs où vous avez conduit des armées victorieuses, et le théâtre de votre gloire deviendra le réfuge de votre vieillesse persécutée. Quand j'aurai formé votre établissement, je reviendrai dans mon désert.

L'admiration avoit ranimé toute la sensibilité naturelle de la grande âme de Bélisaire ; plein d'enthousiasme pour son magnanime bienfaiteur, il se trouvoit déjà moins malheureux. Il fut décidé qu'il partiroit sous deux jours. En attendant,

il pria Gélimer de lui conter de son histoire les particularités qu'il ignoroit, et le roi des Vandales satisfit ainsi sa curiosité.

FIN DU PREMIER VOLUME.